

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Pierre Messmer
Alain Larcant

Les Écrits militaires de Charles de Gaulle

Essai d'analyse thématique

35

27-28

2 n 27
Charles
de Gaulle
L 34

*Les écrits militaires
de Charles de Gaulle*

2° Lf 195
1676

Les écrivains
de l'école de Gœthe

355

L

Les écrits militaires

de

Charles de Gaulle

Essai d'analyse thématique

PIERRE | MESSMER

ALAIN | LARCAN



Presses Universitaires de France

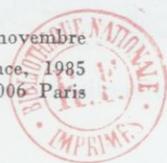
DI - 31-12-1985 - 37715

Les auteurs remercient le Professeur Tavenaux de l'Université de Nancy II d'avoir accepté de relire le manuscrit et de leur avoir suggéré certaines modifications.

ISBN 2 13 039169 9

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1985, novembre

© Presses Universitaires de France, 1985
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



Liste des abréviations

(Références)

Les références aux écrits du général de Gaulle sont toutes prises dans la collection Plon (reliure bleue) :

<i>Mémoires de guerre</i> I, II et III	MG I, II, III
<i>L'Appel</i> 40-42, <i>L'Unité</i> 42-44, <i>Le Salut</i> 44-46, éd. 1954	
<i>La Discorde chez l'ennemi</i> , éd. 1972	DE
<i>Le Fil de l'épée</i> , éd. 1971	FE
<i>Vers l'armée de métier</i> , éd. 1971	AM
<i>La France et son armée</i> , éd. 1971	FA
<i>Articles et écrits</i> , éd. 1975	AE
<i>Trois Etudes</i> (précédées du <i>Mémorandum</i>), éd. 1971	3 Et.
<i>Discours et messages</i>	DM I, II, III, IV, V
DM I : 1940-1946	
<i>Pendant la guerre</i> , éd. 1970	
II : 1946-1958	
<i>Dans l'attente</i> , éd. 1970	
III : 1958-1962	
<i>Avec le renouveau</i> , éd. 1970	
IV : 1962-1965	
<i>Pour l'effort</i> , éd. 1970	
V : 1966-1969	
<i>Vers le terme</i> , éd. 1970	
<i>Mémoires d'espoir</i> I et II	ME I et II
(<i>Le Renouveau</i> , <i>L'Effort</i> , éd. 1970-1971)	
<i>Lettres, notes et carnets</i>	LNC I, II, III, IV, V, VI, VII
LNC I : 1905-1918, éd. 1980	
LNC II : 1919 - juin 1940, éd. 1980	
LNC III : juin 1940 - juillet 1941, éd. 1981	
LNC IV : juillet 1941 - mai 1943, éd. 1982	
LNC V : juin 1943 - mai 1945, éd. 1983	
LNC VI : mai 1945 - juin 1951, éd. 1984	
LNC VII : juin 1951 - mai 1958, éd. 1985	

N.B. — Les références numérotées entre crochets correspondent aux citations du général de Gaulle et sont placées à la fin de chaque chapitre.

Year	Volume	Page	Author
1971	1	1-10	John Doe
1972	2	11-20	Jane Smith
1973	3	21-30	Robert Brown
1974	4	31-40	Emily White
1975	5	41-50	Michael Green
1976	6	51-60	Sarah Black
1977	7	61-70	David Gray
1978	8	71-80	Laura King
1979	9	81-90	James Lee
1980	10	91-100	Patricia Hall
1981	11	101-110	Christopher Young
1982	12	111-120	Michelle Evans
1983	13	121-130	Andrew King
1984	14	131-140	Elizabeth Scott
1985	15	141-150	William Hill
1986	16	151-160	Olivia Green
1987	17	161-170	Benjamin Black
1988	18	171-180	Sophia White
1989	19	181-190	Isaac Brown
1990	20	191-200	Grace King
1991	21	201-210	Henry Lee
1992	22	211-220	Victoria Hall
1993	23	221-230	Samuel Young
1994	24	231-240	Rebecca Evans
1995	25	241-250	Jonathan King
1996	26	251-260	Chloe Scott
1997	27	261-270	Lucas Hill
1998	28	271-280	Aria Green
1999	29	281-290	Leo Black
2000	30	291-300	Isabella White

These records are maintained in accordance with the provisions of the Freedom of Information Act, 5 U.S.C. 552.

Introduction

Soldat et écrivain, Charles de Gaulle continue avec éclat une longue tradition française où les hommes de guerre ne dédaignent pas de poser l'épée pour saisir la plume.

Sans doute l'écrivain militaire a-t-il été éclipsé par le mémorialiste et, plus encore, par l'homme politique : le bref appel du 18 juin 1940 a plus fait pour sa gloire que *Le Fil de l'épée*, *Vers l'armée de métier*, *La France et son armée réunis*.

Mais le général de Gaulle ne peut être compris si l'on oublie ou si l'on néglige le fait essentiel qu'il fut jusqu'à cinquante ans officier, fier de l'être, engagé corps et âme au service de la France dans le métier des armes. D'où l'importance de ses écrits militaires et pas seulement d'un point de vue professionnel. Toutefois, leur étude, d'abord facile, n'est pas sans poser quelques problèmes.

Avant 1940, tout ce que Charles de Gaulle a publié porte sur l'histoire militaire, la tactique et la stratégie, la philosophie de l'action. Ensuite, les choses se compliquent ; les discours de guerre comme les *Mémoires de guerre* et les *Mémoires d'espoir* contiennent de nombreuses références militaires qu'il est naturel de prendre en compte, à condition de respecter le contexte. Il en est de même pour sa correspondance. Après la Libération, quand le général de Gaulle gouverne la France en qualité de chef du gouvernement provisoire, de 1944 à 1946, et, surtout, comme président du Conseil en 1958 et Président de la République, de 1958 à 1969, il devient plus difficile de tracer une limite précise entre les écrits et discours militaires et ceux qui ne le sont pas. Il est plus difficile encore de faire un inventaire exhaustif des textes.

Il est certain que les discours officiels, les interventions radio-télévisées, les déclarations liminaires des conférences de presse, souvent écrits avant d'être prononcés et publiés par la suite doivent être retenus. Mais qu'en est-il des instructions, des textes réglementaires qu'il a signés ? Doit-on, par exemple, lui attribuer sans nuances le règlement de discipline générale de 1966 qui, sur plusieurs points importants — l'obéissance aux ordres reçus, les devoirs des prisonniers de guerre —, est très innovateur par rapport aux textes antérieurs ? Il en a réécrit des articles entiers sans toucher à d'autres. A coup sûr, il faut rechercher dans les deux lois de programme de 1960 et 1965 et dans leurs exposés des motifs une définition de la politique de défense du général de Gaulle mais on ne peut les traiter comme ses « écrits » car les textes ne sont pas de lui et, s'il les a lus et approuvés non sans les avoir fait remanier, il ne les a pas signés. On a accueilli prudemment les témoignages sur des conversations privées ou publiques, même s'ils sont irréfutables. On sait que le Général ne se jugeait engagé que par des textes écrits ou des discours publics.

Enfin, il y a les relevés de décisions — ses décisions — établis après chaque Conseil de Défense. Il n'en sera pas question ici puisque ces documents, archivés au Secrétariat général de la Défense nationale, sont encore secrets. Mais on doit savoir que ces « relevés » sont presque tous corrigés de sa main. Ils sont une source irremplaçable pour qui veut comprendre l'interaction entre la pensée gaullienne et l'action.

Le plan de cet ouvrage tient compte des faits et des difficultés que nous venons de signaler.

La première partie est un rappel biographique qui insiste sur l'aspect militaire de la vie de Charles de Gaulle en temps de paix et pendant les deux guerres mondiales ainsi que les jugements qu'il porte sur les événements auxquels il a pris part. On n'a pas présenté dans son ensemble l'activité militaire — fort importante — du général de Gaulle, Président de la République, et, à ce titre, chef des armées. Cette présentation aurait dépassé le cadre de notre ouvrage et mériterait une longue étude. Nous nous sommes bornés à rappeler ses décisions et ses déclarations sur l'armement nucléaire, fait révolutionnaire et choix irrévocable qui n'a pas fini de produire ses effets.

Une seconde et une troisième partie présentent l'œuvre du Général comme historien militaire puis comme praticien ou, plus exactement, comme technicien de la chose militaire¹.

1. Le lecteur s'étonnera peut-être que notre commentaire demeure très superficiel en ce qui concerne la marine. Le général de Gaulle ne s'est pratiquement jamais penché sur les problèmes militaires propres à l'armée de mer dans tous ses écrits d'avant-guerre. Certes, comme on l'a remarqué, il utilise parfois des comparaisons maritimes et fait allusion par

La quatrième partie est consacrée au sociologue et au moraliste car Charles de Gaulle s'est attaché avec un goût particulier à l'étude des hommes et des collectivités qu'ils composent, la société militaire étant l'une des plus caractéristiques depuis des siècles.

Enfin, nous avons voulu donner une vue d'ensemble des écrits militaires du général de Gaulle en tentant de le situer parmi les grands écrivains militaires de Xénophon à Vauvenargues, de César à Vigny, de Napoléon à Ardant du Picq, Foch et Psichari.

Une classification des écrits de Charles de Gaulle ne peut être que schématique car beaucoup des écrits appartiennent à des catégories mixtes. Les témoignages autobiographiques constituent une somme importante de pages de l'œuvre écrite. Il s'agit bien entendu des mémoires (*Mémoires de guerre, Mémoires d'espoir*), et aussi des souvenirs publiés dans les carnets (*Carnets de combattant, Souvenirs d'évasion*). On peut y rattacher les lettres très nombreuses.

Les cours, pour la plupart non publiés, et les conférences représentent une part importante de l'activité intellectuelle de Charles de Gaulle, et nombreuses sont les conférences qui, reprises et regroupées, font ensuite l'objet d'un livre. Il s'agit surtout des conférences faites (ou préparées) en captivité devant ses camarades, à Rembertow devant les officiers polonais, à l'école de Saint-Cyr, à l'École de Guerre, auxquelles on peut joindre la conférence sur le patriotisme faite à ses camarades officiers du 33^e RI, et une conférence sur l'armée polonaise (préparée par un rapport). De Gaulle, fils de professeur, s'est présenté lui-même à la fin de sa vie comme quelqu'un qui tâchait d'enseigner.

Les allocutions, instructions, ordres, ordres formels, consignes, notes destinées aux militaires constituent une troisième catégorie d'écrits. On peut y ajouter les ordres du jour et proclamations. Cette catégorie rejoint celle des discours et messages publiés *in extenso*, et comprend aussi de nombreuses instructions, lettres de service, télégrammes, etc., publiés dans *Lettres, notes et carnets*.

Les études techniques sont assez nombreuses et correspondent surtout au passage de Charles de Gaulle au Secrétariat du Conseil supérieur de Défense nationale. Nombreuses sont celles qui transcendent le pur aspect technique (mobilisation industrielle, philosophie

exemple aux marins et à l'armement du *Bucentaure*. Il n'a vraiment abordé la question navale que dans le cadre de ses fonctions de chef de gouvernement, création, organisation et emploi des forces navales libres, et surtout participation de la marine à la force océanique stratégique, constituée de sous-marins, lanceurs d'engins balistiques. Ses écrits sur ce point peu nombreux, mais significatifs, seront étudiés à propos de l'arme nucléaire.

du recrutement, pour une politique de Défense nationale, l'enseignement à l'École supérieure de Guerre, création d'un enseignement relatif à la conduite de la guerre, et nécessité d'un plan d'ensemble de Défense nationale). Certaines consacrées à l'armée de métier (forgeons une armée de métier, comment faire une armée de métier) débouchent sur un essai très complet qui déborde l'aspect purement technique pour aborder la sociologie et la politique.

Les études historiques constituent un fonds solide. En dehors des cours de Saint-Cyr, elles comportent la bataille de la Vistule, l'histoire des troupes du Levant, « combats » du temps de paix, l'historique des places, et surtout *La France et son armée* (on peut y ajouter l'alliance franco-polonaise et même la congrégation). Les ouvrages à sujet militaire de portée générale sont le mode d'expression préféré de De Gaulle : « Préparer la guerre, c'est préparer des chefs », « La défaite, question morale ». Les quatre grands ouvrages d'avant-guerre appartiennent à cette catégorie ainsi que quelques études comme le problème belge ou métier militaire. Mais c'est *Le Fil de l'épée* qui justifie le mieux l'appellation d'essai, au sens le plus élevé du terme.

Enfin, les travaux littéraires à sujet parfois militaire, mais pas toujours, constituent une dernière catégorie : nouvelles, pièces de théâtre, poèmes, discours de circonstance (Université Saint-Joseph à Beyrouth, 1930).

Ses écrits militaires tracent un portrait intellectuel précis du général de Gaulle.

Dès ses premières armes, il donne la priorité aux faits, non par goût de l'anecdote mais par méfiance pour les doctrines et les dogmes. En bon fantassin, il veut connaître le terrain où il travaille, comme un paysan sa terre. C'est, avec l'histoire et la langue, une des sources de son patriotisme passionné.

La guerre lui apprend bientôt, et il n'oubliera jamais, que le risque est inséparable de la vie. Son éducation chrétienne et, à coup sûr, son expérience du commandement lui donnent un profond respect de l'homme, non seulement des grands hommes qu'il admire mais aussi des plus humbles, ceux qui souffrent, le poilu de 14-18, les soldats et les marins de la France libre, le peuple de France. Chez ces hommes si différents et parfois si décevants, il met à égalité les vertus du caractère, les forces morales et la puissance de l'intelligence.

Sans discussion possible, ses valeurs suprêmes sont l'homme et sa patrie.

Les citations sont nombreuses — certains penseront trop nombreuses.

Encore a-t-il fallu faire un choix et des coupures dans une œuvre qui comporte 23 volumes publiés (dont 15 l'ont été sous son contrôle). On peut d'ailleurs se demander, avec A. et P. Rouanet, s'il n'y avait pas chez de Gaulle une vision globale de l'œuvre comparable à celle de Balzac.

Nous avons cherché à ce que les citations « hors contexte » gardent toute leur signification.

Sur de nombreux sujets, il est malséant de « paraphraser » de Gaulle et nous regrettons de ne pouvoir citer certains chapitres tout entiers car il s'agit de pages d'anthologie.

Si nous avons à sélectionner des morceaux choisis, nous proposons :

- « L'artilleur », les chapitres du caractère et du prestige dans *Le Fil de l'épée* ;
- le premier chapitre de *Vers l'armée de métier*, consacré à la France ;
- celui « Vers la revanche » de *La France et son armée* ;
- le *mémoire* de 40 ;
- le début et la fin des *Mémoires de guerre* ainsi que les chapitres « La France combattante », « La victoire » ;
- de nombreux discours... ;
- les éloges de Foch, Lyautey et de Lattre...

Mais il nous faut nous arrêter car cet ouvrage n'est qu'une invitation à une lecture plus approfondie de l'œuvre du Général qui est une des plus considérables du patrimoine national, digne de figurer à côté des grandes œuvres « classiques », c'est-à-dire universelles et valables en tout temps. G. Duhamel a raison de penser que le général de Gaulle reste avant tout un écrivain militaire.

The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem. It is shown that the problem is of great importance in the theory of differential equations. The second part is devoted to the study of the properties of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem are unique and that they depend continuously on the data of the problem. The third part is devoted to the study of the asymptotic behavior of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem approach zero as the independent variable approaches infinity. The fourth part is devoted to the study of the stability of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem are stable with respect to the initial conditions. The fifth part is devoted to the study of the periodicity of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem are periodic with respect to the independent variable. The sixth part is devoted to the study of the boundedness of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem are bounded with respect to the independent variable. The seventh part is devoted to the study of the oscillatory behavior of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem oscillate about the zero line. The eighth part is devoted to the study of the asymptotic behavior of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem approach zero as the independent variable approaches infinity. The ninth part is devoted to the study of the stability of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem are stable with respect to the initial conditions. The tenth part is devoted to the study of the periodicity of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem are periodic with respect to the independent variable. The eleventh part is devoted to the study of the boundedness of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem are bounded with respect to the independent variable. The twelfth part is devoted to the study of the oscillatory behavior of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem oscillate about the zero line.

The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem. It is shown that the problem is of great importance in the theory of differential equations. The second part is devoted to the study of the properties of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem are unique and that they depend continuously on the data of the problem. The third part is devoted to the study of the asymptotic behavior of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem approach zero as the independent variable approaches infinity. The fourth part is devoted to the study of the stability of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem are stable with respect to the initial conditions. The fifth part is devoted to the study of the periodicity of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem are periodic with respect to the independent variable. The sixth part is devoted to the study of the boundedness of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem are bounded with respect to the independent variable. The seventh part is devoted to the study of the oscillatory behavior of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem oscillate about the zero line. The eighth part is devoted to the study of the asymptotic behavior of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem approach zero as the independent variable approaches infinity. The ninth part is devoted to the study of the stability of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem are stable with respect to the initial conditions. The tenth part is devoted to the study of the periodicity of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem are periodic with respect to the independent variable. The eleventh part is devoted to the study of the boundedness of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem are bounded with respect to the independent variable. The twelfth part is devoted to the study of the oscillatory behavior of the solutions of the problem. It is shown that the solutions of the problem oscillate about the zero line.

*La pensée
et l'action*

La pensée
et l'action

Formation intellectuelle et carrière militaire

Il s'agit là d'une question fondamentale¹ pour laquelle nous disposons de plus de pistes que de preuves. Les recherches sont demeurées assez superficielles, limitées le plus souvent à la rencontre réelle ou supposée de De Gaulle avec tel littérateur, historien ou philosophe. Nous n'avons pu procéder à une étude plus approfondie, ne disposant pas d'archives personnelles et n'ayant pu établir une liste exhaustive des ouvrages lus ; tout au plus à la faveur des citations, des divers écrits et des notes des carnets peut-on savoir avec certitude que tel ouvrage a été lu et médité mais la liste est loin d'être complète. Il paraît cependant possible d'envisager plusieurs étapes dans la formation de De Gaulle, enfant et adolescent, jeune officier, officier supérieur.

1 | DE GAULLE ENFANT ET ADOLESCENT

De Gaulle est né à Lille en 1890, sur la frontière, près de Bouvines et de Rocroi². Il demeura toujours un homme du Nord, attaché à ses traditions et à ses écrivains (A. Samain, Maeterlinck). Chacun sait qu'il appartient, par son père, à une famille de petite noblesse de robe³ et qu'il se rattache à deux lignées de bourgeois du Nord. On sait

1. « Le jugement, l'attitude, l'autorité des chefs dépendent surtout des réflexes intellectuels et moraux qu'ils ont acquis pendant toute leur carrière » [1]^a.

^a. Les nombres entre crochets renvoient aux références placées à la fin des chapitres.

2. Le Nord, terre des batailles (Michelet).

3. Dont les portraits existent à Colombey et que le Général aimait à désigner.

moins que plusieurs membres de sa famille ont volontiers écrit sur des sujets les plus variés. C'est ainsi que Julien-Philippe de Gaulle écrivit une nouvelle histoire de Paris et ses environs, préfacée par Charles Nodier, et qu'à la demande de la Société d'Histoire de France il « publia » l'histoire de saint Louis, de Lenain de Tillemont. Son épouse, la grand-mère de Ch. de Gaulle, Joséphine Maillot, eut aussi une activité intellectuelle plus diverse que celle de son époux. Elle publia en effet un itinéraire historique du Nord, environ 50 romans dont un, *Adhémar de Belcastel*, eut son heure de célébrité⁴, des livres de piété, un essai intitulé *Les hommes forts par le travail, la persévérance et la sobriété* et aussi et surtout une *Vie* de Chateaubriand et un *O'Connell, libérateur de l'Irlande*. Elle fut directrice de la correspondance des familles où l'on a remarqué (de La Gorce) qu'elle manifesta une étrange hardiesse d'esprit en publiant les premiers essais de Jules Vallès, écrivain « communard », et en commentant élogieusement certaines œuvres de Proudhon. Il est certain que le jeune de Gaulle a lu sinon la collection de la correspondance des familles au moins l'itinéraire historique, le roman « célèbre » et les *Vies* de Chateaubriand et de O'Connell. Il est possible que son admiration pour le célèbre mémorialiste vienne de là. Quant aux livres de son grand-père lus très certainement par le jeune Charles, ils lui ont peut-être fourni la trame de ses réflexions concernant la « Ville » et aussi le grand roi saint Louis dont il préférait la conception de la chrétienté à celle d'Othon... Cette génération appartient à la bourgeoisie austère et laborieuse du Nord dont, comme l'a remarqué P.-M. de La Gorce, Balzac a donné l'image la plus pénétrante dans *La recherche de l'absolu* avec Balthazar Claes. Joséphine Maillot y introduit le souci intellectuel et les préoccupations sociales de la femme.

Leurs trois fils auront également des préoccupations intellectuelles. Si nous pouvons mettre à part l'oncle Jules, entomologiste, auteur d'un catalogue systématique des hyménoptères de France, l'oncle Charles est un celtomane, sachant le gallois et le bas breton. Il écrivit un ouvrage sur les Celtes au XIX^e siècle et publia des poèmes gaéliques dont Ch. de Gaulle devait citer des extraits dans le discours de Quimper qui annonça le référendum de 1969. Comme sa mère il devait s'intéresser aux Irlandais, et en particulier à l'émigration irlandaise en Amérique. On comprend peut-être mieux pourquoi le dernier voyage de De Gaulle fut l'Irlande. L'influence du père de Ch. de

4. Autres titres : *L'orphelin et la veuve*, *Le foyer de mon oncle*, etc. Nous avons également noté une *Vie* de Drouot.

Gaule, Henri de Gaule, fut essentielle, tous les biographes l'ont noté⁵.

Sa culture était éclectique puisqu'il fut admissible à Polytechnique et professeur dans divers établissements (collège jésuite de la rue de Vaugirard, école Fontanes, collège Stanislas). Il enseignait diverses matières — philosophie, mathématiques et littérature — et préparait volontiers aux grandes écoles. On a noté avec curiosité qu'il comptait parmi ses élèves les futurs maréchaux de Lattre et Leclerc, Georges Bernanos et aussi le cardinal Gerlier et Marcel Prévost. Il est alors possible de reconstituer l'ambiance intellectuelle et morale dans laquelle vécut Ch. de Gaule qui fit ses études au collège de l'Immaculée Conception de la rue de Vaugirard, puis, après la fermeture de l'établissement, au collège des Jésuites à Antoing en Belgique avant de préparer le concours d'entrée à Saint-Cyr au collège Stanislas. La formation scolaire est celle très complète que l'on dispensait à l'époque dans les collèges de jésuites marqués par la primauté des « humanités », c'est-à-dire d'abord par la culture latine. La formation dans ce domaine faisait appel aux versions et aux thèmes, à la rhétorique, à la poésie, et comportait une étude précise et approfondie de l'histoire et de la littérature. Il est évident que Ch. de Gaule qui, Claude Roy l'a souligné, fut le « dernier écrivain français de langue latine » en resta imprégné et que son style (ternaire en particulier), ses références et citations, sa remarquable mémoire des textes également, rappellent cette empreinte essentielle et ineffaçable. La formation religieuse est également traditionnelle, reflet du milieu de la bourgeoisie catholique du Nord et des collègues religieux. L'influence de sa mère dans ce domaine fut certaine et l'on trouve dans les *Mémoires* cette précieuse indication : « Ma mère portait à la patrie une passion intransigeante à l'égal de sa piété religieuse » [4]. Plus tard, de Gaule subira l'influence des milieux chrétiens sociaux (A. de Mun surtout) et même démocrates-chrétiens. Il eut de la sympathie pour Marc Sangnier et était un lecteur de *Sept* et de *L'Aube*. Il fréquenta Henri Boegner, Daniel Rops, et reçut pendant la guerre le soutien de G. Bernanos et de J. Maritain. Il n'a parlé de la religion qu'avec pudeur mais il s'est toujours présenté comme un catholique convaincu et pratiquant et certaines notations des carnets sont remplies de ferveur. Les dissensions religieuses françaises telles qu'elles apparurent à l'époque de la lutte anticléricale, des inventaires et qui le forcèrent à étudier en Belgique durent le marquer et l'on

5. Il écrit d'ailleurs à son chef en 1914, le général Boudhors : « Ce que je peux savoir d'histoire et posséder de philosophie [2], c'est de mon père que je le tiens, d'abord », et dans *Les Mémoires de guerre* : « Mon père, homme de pensée, de culture, de tradition, était imprégné du sentiment de la dignité de la France. Il m'en a découvert l'Histoire » [3].

peut penser avec P.-M. de La Gorce que « ces luttes furent pour Ch. de Gaulle la première et la plus pénible manifestation des discordes nationales, une sorte de flétrissure gâtant l'image pure et vénérée d'une patrie idéale ».

2 | L'AMBIANCE POLITICO-HISTORIQUE

Elle est d'abord celle de la ferveur patriotique. De Gaulle appartient à la génération des fils des vaincus de 1870. Son père a participé aux combats de Stains et du Bourget et y a été blessé. Sa mère a pleuré comme toute la France quand Bazaine a capitulé. On exaltait les charges et combats héroïques où cuirassiers, chasseurs d'Afrique, zouaves (turcos) et marsouins s'étaient sacrifiés.

Rapidement le sentiment de la revanche est ressenti par toute une génération. Les statues de Metz et de Strasbourg sont voilées sur la place de la Concorde. On vibre en écoutant *La Ballade des épées*, les vers de Déroulède, les chansons de Paulus, en lisant les *Contes du lundi*, les romans d'Erekmann-Chatrian et des fils Margueritte, surtout en assistant aux retraites aux flambeaux et aux revues de Longchamp (ou de Marly). Plus tard, dans *La France et son armée*, de Gaulle décrira cette ambiance de la nation caressant avec une « sourde espérance »⁶ des idées de revanche et même de « sainte revanche » [7].

« On s'exalte au souvenir des provinces perdues. Ceux qui s'adressent à la foule, tribuns, écrivains, professeurs, acteurs, n'ont qu'à toucher à une certaine corde pour soulever l'émotion. Les vers de Déroulède⁷, les chansons de Paulus, les romans d'Erekmann-Chatrian connaissent une vogue immense. Toutes les écoles récitent *La Ballade des épées*, point de cérémonie publique, de fête populaire, de séance de café-concert où n'apparaissent au milieu des bravos l'Alsacienne et ses rubans. On attend sans hâte, mais non sans ardeur, le jour « où le tambour battra ». On ne doute pas que, tôt ou tard, « ils » nous rendront l'Alsace et la Lorraine. Une « sourde complaisance » accueille au salon, au café, la prophétie du citoyen

6. Il a parlé aussi de « sourde complaisance » [5]. Citation exacte : « Elle sentait venir avec sérénité, et même, une sourde espérance, les jours où tout dépendrait d'elle » [6]. « Je dois dire que ma prime jeunesse imaginait sans horreur et magnifiait à l'avance cette aventure inconnue » [6].

7. Evoqué et approché par de Gaulle [8] : « Car comme l'a dit à moi-même il y a six mois (1913) celui que M. de Freycinet appelait 'le plus grand patriote du siècle', Déroulède : 'Celui qui n'aime pas sa mère plus que les autres mères et sa patrie plus que les autres patries, n'aime ni sa mère, ni sa patrie.' »

bien renseigné : « Nous aurons la guerre au printemps prochain »... [9]. « Aussi l'armée est-elle l'objet d'un culte national » [10] et jouit d'un grand prestige. « Elle était, écrit-il quand il y entra, une des plus grandes choses du monde » [11], et : « *L'Annuaire* donne à lire les plus grands noms de France à côté des plus modestes » [12].

« C'est tout naturellement qu'après la démission de Thiers l'Assemblée élit un soldat, chef du pouvoir exécutif. A l'origine du boulangisme, il y a l'ardeur 'cocardière'. Qu'une troupe paraisse, on se rue pour la voir. Point de tête qui ne se découvre et guère d'yeux qui ne se mouillent au passage du drapeau. Mille convaincus font escorte à la musique du régiment. Le 14 Juillet, dans chaque ville, la population tout entière acclame les corps de la garnison tandis que sur le terrain de Longchamp, Paris, pleurant d'enthousiasme, entoure d'ovations frénétiques les 30 000 hommes qui défilent derrière les étendards meurtris » [13].

Sur cette toile de fond, qui s'étend de 1870 à 1914, surviennent bien des péripéties. De Gaulle dans ses *Mémoires de guerre* [14] a évoqué les tristes sujets de conversation : « Abandon de Fachoda, affaire Dreyfus, conflits sociaux, discordes religieuses ». L'abandon de Fachoda par la mission Marchand sous l'intransigeante pression britannique devait créer une émotion considérable mais, en ce qui concerne l'aventure coloniale française, qui fut un peu pour Jules Ferry et d'autres un dérivatif, de Gaulle a noté dans *La France et son armée* [15] « les réticences qui s'expriment en particulier au Parti radical » et il n'est pas loin, semble-t-il, de partager cette interrogation : « La France regarde toujours vers les Vosges (la ligne bleue !). En distraire des troupes, serait-ce pas commettre une infidélité » [16]. Et c'est aussi l'affaire Dreyfus qui va agiter l'opinion de façon très profonde. Auparavant, « l'échec de la restauration, la crise du 16 mai, l'affaire Wilson, le 'krach' de l'Union générale, le scandale du Panama, le raz de marée du boulangisme, la guerre pour la laïcité, la tempête antisémite (avaient agité) tour à tour, l'opinion de fureurs empoisonnées » [17].

Mais l'affaire Dreyfus survient. De Gaulle et sa famille semblent avoir lucidement reconnu assez tôt l'innocence de Dreyfus, fait assez rare dans ce milieu. Ils virent aussi les méfaits ou plutôt les conséquences néfastes pour l'armée, la patrie, l'unité nationale de la volonté des dreyfusards de donner à l'erreur judiciaire une portée politique et morale.

La description dans *La France et son armée* [18] est encore un petit chef-d'œuvre : « Par une sorte de fatalité, au moment même où l'esprit public tend à s'éloigner de l'armée, éclate la crise la plus

propre à conjuguer les malveillances. Dans ce lamentable procès, rien ne va manquer de ce qui peut empoisonner les passions. Vraisemblance de l'erreur judiciaire, qu'étaient des faux, inconséquences, abus commis par l'accusation mais que repoussent avec horreur ceux, qui, par foi ou par raison d'Etat, veulent tenir pour infaillible une hiérarchie consacrée au service de la patrie ; exaspérante obscurité où mille incidents embrouillés, intrigues, aveux, rétractations, duels, suicides, procès annexes, enragent et dépistent sans cesse les deux meutes rivales ; polémiques calomnieuses que gonflent sans ménager rien, toutes les voix de la presse, du pamphlet, du discours ; frénésie malsaine où sombre, pêle-mêle avec les égards mutuels, les convictions, les amitiés, cet élémentaire respect du symbole de leur puissance où les Français divisés trouvaient encore à s'unir. De ce moment, la tendance générale, qui, depuis le désastre, poussait au renforcement de nos moyens de défense, se retourne pour les réduire. Sous la pression des illusions pacifistes⁸ et des méfiances éveillées à l'égard de l'esprit militaire l'armée va perdre de sa force et sa cohésion. »

Et il y a dans cette dernière phrase le regret sinon la condamnation des excès de la campagne de révision aboutissant au dénigrement de l'armée. En dehors de cette participation en tant que témoin des discussions familiales concernant les événements du temps, de Gaulle reçoit en tant qu'élève un enseignement historique et son père le lui commente. L'enseignement privé comme l'enseignement public privilégiaient à juste titre les valeurs nationales et exaltaient les sentiments patriotiques. Les manuels relataient les faits militaires et diplomatiques correspondant à l'affrontement des Etats et cette histoire traditionnelle représente avec le latin et la parfaite maîtrise de la langue maternelle le troisième héritage de ses humanités. A côté des manuels, des récits magnifiant la « geste des Francs » ou exaltant les gloires militaires et les combats héroïques, victoires éclatantes ou combats désespérés existaient dans toutes les bibliothèques ; Clovis côtoyait Charles Martel, Duguesclin, Jeanne d'Arc, Turenne, le chevalier d'Assas, les volontaires de la Révolution, Hoche et Marceau... Il n'est pas douteux que l'enfant studieux les « dévorait » et que sa prodigieuse mémoire notait infailliblement l'idée générale ou le trait caractéristique.

8. A rapprocher de « Le démon familial... qui, pendant que la Prusse aiguissait son sabre... aveuglait d'illusions pacifistes l'école politique dirigeante » [19].

3 | L'AMBIANCE INTELLECTUELLE. LES « MAITRES A PENSER »

De Gaulle a évoqué dans *La France et son armée* à deux reprises les mouvements intellectuels des années 1840-1910. D'abord l'ambiance intellectuelle de la fin du siècle [20] : « Une sorte de doute de soi-même envahit un peuple humilié par la défaite et énervé par la polémique. Ce qu'il y a de plus élevé dans la pensée française se détourne des sources nationales. Kant⁹, Fichte, Hegel¹⁰, Nietzsche enseignent en Sorbonne par personnes interposées¹¹... La littérature reflète le désenchantement public en cultivant symboles, morbidesse, quintessence ou en roulant à l'ordure dans l'excès du naturalisme »¹² [21]. Et d'évoquer également la « rétraction de l'ambition nationale » et la littérature antimilitariste. Il décrit ensuite le mouvement intellectuel des premières années du xx^e siècle et, plus spécialement [22] dans le domaine de la pensée, « l'avènement des Boutroux, des Bergson, qui renouvellent la spiritualité française, le rayonnement secret d'un Péguy, la maturité précoce d'une jeunesse qui sent venir la moissonneuse, dans les lettres, l'influence d'un Barrès, rendant à l'élite conscience de l'éternité nationale en lui découvrant les liens qui l'attachent aux aïeux »...

Il y a là des notations intéressantes.

Il y a là des noms qui sont autant de « traces ». Si nous les approfondissons, nous pouvons rapporter à Boutroux, auteur des *Lois de la nature*, la notion de contingence familière à la pensée gaullienne. De Gaulle a noté dans ses *Carnets* que Boutroux est l'auteur de *La contingence des lois de la nature* et de *Science et religion* et que la contingence est le « caractère de ce qui aurait pu ne pas être ou être différent » [23]. Dans les lois de la nature c'est la variabilité qui est de règle¹³.

Avec Bergson les liens sont multiples mais de Gaulle a surtout retenu l'analyse de l'instinct : on trouve dans *Le Fil de l'épée* [24] deux fois référence à Bergson à propos de l'action de guerre : « Bergson nous peint, en même temps qu'il l'analyse, le malaise de l'intelligence lorsqu'elle prend contact avec la réalité mouvante » et il nous donne

9. Cité in LNC II 292.

10. Cité in LNC II 283 et aussi *Vers l'armée de métier*.

11. Barrès parle des pensées les plus hautes et les plus désolées.

12. Cf. mention sur *Pot-bouille* dans les *Carnets*.

13. Nous avons remarqué que dans les écrits militaires variés destinés aux écoles militaires il y avait une conférence de Boutroux sur *Le Devoir militaire*.

alors une longue citation du philosophe¹⁴. Et plus loin : « Bergson encore a montré comment, pour prendre avec les réalités un contact direct il faut que l'esprit humain en acquière l'intuition en combinant l'instinct avec l'intelligence... C'est l'instinct qui nous (en) fournit le sentiment pratique, particulier, concret (de ce qui est)... sans l'effort (de l'instinct), point de perception profonde ni d'impulsion créatrice. L'instinct est, en effet, dans notre moi, la faculté qui nous lie de plus près à la nature... C'est par l'instinct que l'homme perçoit la réalité des conditions qui l'entourent et qu'il éprouve l'impulsion correspondante. »

Il confirmera bien plus tard à Sulzberger que Bergson lui avait fait connaître la philosophie de l'action mêlant intellect et impulsion.

Le rayonnement secret d'un Péguy a touché l'âme de Ch. de Gaulle. Les notations concernant les « logiques souples », l'âpre critique des intellectuels sorbonnards, l'intérêt social trouvent un terrain réceptif. De Gaulle pendant la seconde guerre mondiale se rappellera et citera même directement l'hommage des combattants à la patrie, l'héroïque mission de Jeanne soutenue par sa foi et son sens national. Il saura entretenir la flamme de la chère Espérance en s'adressant à « Notre Dame la France » [24 bis].

L'influence d'un Barrès est essentielle comme pour toute la génération¹⁵. Les idées de Barrès sur le Rhin, les relations France-Allemagne, l'attachement à la terre, à la race, au pays, aux morts, évidemment, mais aussi le parlementarisme, le problème social, l'attitude à l'égard du boulangisme, du maurrassisme marqueront définitivement de Gaulle dont l'attitude politique sera si souvent celle d'un nationaliste, républicain de droite. Les citations sont peu fréquentes dans l'œuvre publiée, plus nombreuses dans les *Notes et carnets*.

Le style est souvent barrésien et le chanoine Barbier a noté finement tout ce qui rapproche les descriptions de paysages chez Barrès et chez de Gaulle.

14. « Nous sentons bien qu'aucune des catégories de notre pensée ne s'applique exactement aux choses de la vie. En vain, nous poussons le vivant dans tel ou tel de nos cadres ; tous les cadres craquent ; ils sont trop étroits, trop rigides, surtout pour ce que nous voudrions y mettre. Notre raisonnement, si sûr de lui quand il circule à travers les choses inertes, se sent mal à l'aise sur ce nouveau terrain. »

15. Lettre de De Gaulle à J.-M. Domenach à propos de son Barrès :

« Mon cher Jean-Marie Domenach,

« Votre Barrès par lui-même je l'ai lu avec soin, et, par là même, avec beaucoup d'intérêt. D'abord, parce que c'est 'lui' qui n'a pas fini de m'enchanter. Ensuite parce que c'est 'vous' dont le talent me plaît même quand il m'arrive de ne l'approuver point. Vous faites très bien voir et sentir cette espèce de déchirement de l'âme, si l'on veut de désespoir qui m'ont toujours entraîné dans Barrès, qu'il a habillés d'une splendide désinvolture, mais dont je ne crois pas que l'effet doive s'éteindre parce que la décadence ne se confondra pas toujours avec la médiocrité » (Document 559, exposition *Fil de l'épée*) [LNC VII 223].

4 | L'APPEL AUX ARMES ET L'INFLUENCE DE L'INTELLIGENCE MILITAIRE

« Je suis avant tout un soldat », avait-il l'habitude de dire à son ami Jean Auburtin avant la guerre. « C'est un soldat qui vous parle », s'écriera-t-il en 1940¹⁶. Toute sa vie il restera un soldat. La vocation de Charles de Gaulle ne se discute pas, elle ne le cède qu'au sacerdoce [25 bis]. Il est reçu à l'école de Saint-Cyr mais fait comme le prescrit le règlement de l'école, d'abord une année de service militaire comme simple soldat puis comme caporal et sergent. Il a gagné, comme on voit, ses galons de laine... mais n'en gardait pas un souvenir enthousiaste... (Auburtin). En août 1909 il entre à Saint-Cyr où il va s'« instruire pour vaincre » selon la noble devise de l'école. Bethouart écrit à ce sujet : « Au cours des deux années d'école, il fut sérieux¹⁷, appliqué, peu loquace, un peu distant. Sa mémoire prodigieuse devint bientôt célèbre »¹⁸. Il en sort en octobre 1912 avec la promotion Fez dont le major est Alphonse Juin¹⁹.

Il choisit l'infanterie et rejoint le 33^e régiment d'infanterie d'Arras dont le colonel s'appelle Pétain. C'est là que, jeune lieutenant, il instruit les recrues, mineurs du Nord et paysans du Tardenois. Ses notes font état de son souci d'instructeur et ses *Carnets* contiennent des notations sur cette époque, en particulier une conférence sur le patriotisme.

Dès que de Gaulle prépare Saint-Cyr il s'intéresse à l'histoire militaire ; nommé professeur adjoint à l'école de Saint-Cyr — le

16. C'est un soldat qui réagit devant l'abandon, la trahison (18/6/40). « Moi, Général de Gaulle, soldat et chef français (19/6/40), Monsieur le Maréchal... c'est un soldat français qui va vous parler (26/6/40). Le soldat, le catholique, le Français qui vous parle » (aux Canadiens français, 1/8/40) et « recevez le salut confiant d'un soldat français ». Mêmes termes le 15 août 1940 dans un discours à l'Amérique latine « pour le soldat que je suis », et le 28 février 1941. Et dans un télégramme à François à Tanger, il écrit : « Le portrait que vous devez tracer de moi est celui d'un soldat servant son pays avec des forces qui ne dépendent d'aucune puissance étrangère. » Lorsqu'il s'exprimera devant des officiers il dira sa satisfaction d'être parmi eux, entre soldats : « Si l'officier que je suis... » (allocution aux officiers canadiens, 25/2/41) ; « entre soldats que nous sommes » (aux officiers allemands, 7/9/62). Il s'adresse à Eisenhower comme à Alexander, de soldat à soldat (fait également souligné par le général interprète Walters) (*Services discrets*, Plon) [25].

17. Notes de Saint-Cyr : « Très militaire, très dévoué, très consciencieux, commande avec calme et énergie, fera un excellent officier. » « A été toujours en progressant depuis son entrée à l'école, a beaucoup de moyens, de l'énergie, du zèle, de l'enthousiasme, du commandement et de la décision. »

18. Bethouart, *Cinq années d'espérance*.

19. Sur ce stage et son affectation au 33^e RI les renseignements ne manquent pas (Nachin, Tournoux, Raissac, Pognon). Il était l'officier « kilomètre ». Il améliore nettement son score du concours d'entrée au concours de sortie, se fait remarquer par ses silences et aussi sa connaissance des tirades (*Cyrano*). Il aurait harangué les « bazars » dans un style épique. Parmi ses camarades de Bellefon, Bethouart, Gilliot, Soulet.

titulaire était le commandant Desmazes — il devient même un spécialiste. Il lira non seulement l'histoire de Lavisse destinée aux écoles militaires qui probablement, plus encore que dans les manuels destinés aux écoles religieuses, exalte la vigueur de l'effort militaire de la Convention, mais encore toute une série d'ouvrages spécialisés d'histoire et de technique militaires inspirés par le Haut Enseignement militaire créé par Lewal et où l'on retrouve d'abord les noms de Cardot, Maillard, Gilbert, Grouard, Bonnal. Il écrira d'ailleurs que grâce à eux et à leurs continuateurs, Negrier, Langlois, Foch, Colin, Maud'huy, Montaigne, Mayer, « l'histoire des campagnes de la Révolution et de l'Empire, les événements des guerres récentes, les problèmes techniques et tactiques sont étudiés et discutés avec une ardeur qui dépasse le cadre des professionnels et atteint l'opinion publique » [26]. Mais de Gaulle qui a lu vraisemblablement tous ces auteurs (plus d'autres, en particulier Lyautey et Ebener) et qui est poussé vers les « radicaux » de la pensée militaire, va osciller entre deux maîtres, le futur maréchal Foch et son chef direct au 33^e RI, le futur maréchal Pétain²⁰.

Pendant la guerre de 14-18, P.-M. de La Gorce l'imagine dans une case de boue séchée où s'alignaient sur une étagère les *Sermons* de Bossuet, les *Pensées* de Pascal, le règlement d'artillerie de campagne, une table de logarithmes et *Servitude et grandeur militaire* de Vigny, ayant voulu opérer en lui-même la synthèse de l'intellectuel et de l'officier, du combattant et du contemplatif. La captivité fut l'occasion de contacts avec de nombreux officiers français (Catroux, Petit, Lelong, Tristani, Brillat-Savarin, de Goys, Borgnis-Desbordes, Ditte, Collignon, Plessy, Roederer), et aussi anglais, belges et russes (Toukhatchevski). Si Rémy Roure (sous le pseudonyme de Fervaques), Evans, Marul, Diamant-Berger ont laissé des souvenirs (*The Escape Club*, *Robinsons de Bavière*), de Gaulle a prodigieusement lu en particulier les auteurs allemands (Goethe²¹, Hegel, Kant, Nietzsche²², Bernhardt) et a décrit ses évasions dans ses *Carnets* non destinés en principe à publication. C'est là qu'il se révéla comme un conférencier brillant, la matière de ses conférences étant fournie par les communiqués

20. Il apparaît qu'entre l'école des métropolitains (Foch, Lanrezac, Castelnau, Pétain) qui se consacre avant tout à la préparation de la guerre contre l'Allemagne et l'école des coloniaux (Gallieni, Lyautey, Mangin) qui pousse à la conquête et à l'organisation des territoires d'Asie et d'Afrique, de Gaulle ait choisi d'instinct les premiers.

21. Très souvent cité dans les *Carnets* et évoqué dans les *Discours* : Goethe, LNC II 209, 214, 285, 290 ; DM I 317, II 587, III 18, V 204 ; MGI II 41 ; Hegel, LNC II 283 ; Kant, LNC II 192, 291.

22. Nietzsche, LNC II 215 ; DM III 284 ; DE 14-31.

allemands, fait confirmé par le fils du compagnon de cellule de De Gaulle, Roederer.

Le cours d'histoire militaire à Saint-Cyr n'a pas été publié. Les *Carnets* renferment cependant plusieurs conférences d'histoire militaire. Enfin l'on sait que deux conférences du lieutenant-colonel de Gaulle en Sorbonne (février 35) sur l'action de guerre et le commandement furent placées sous l'égide du cercle Fustel de Coulanges.

5 | LES LECTURES

En préparant ses « amphis » ou en relisant pour sa détente et sa culture personnelle, de Gaulle reste familier des auteurs classiques anciens et « modernes » tout en n'ignorant pas les contemporains. Il marque des préférences. Il revient souvent à tel auteur, parfois il ne note rien de précis mais un détail permet de se rendre compte de sa familiarité avec tel ou tel. Mais nous ne saurons jamais tous les ouvrages lus et annotés par de Gaulle car beaucoup ont été empruntés aux bibliothèques d'écoles et de cercles et sa bibliothèque d'avant-guerre a presque entièrement disparu. Il faut également opposer la période des lectures au hasard (en captivité) et celle des lectures orientées par la préparation des ouvrages²³. Nous avons tenté de

23. La simple énumération des citations ou évocations trouvées dans les *Lettres, notes et carnets* ou dans le reste de l'œuvre sans mention de l'œuvre précise le plus souvent mais seulement de l'auteur laisse apparaître un champ très vaste de lectures.

Pour les xv^e et xvi^e siècles : Dante, *LNC* II 289 ; Joinville, II 282 ; Rabelais, I 273 ; Shakespeare, *FE* 9, 53 ; *DM* I 142, III 384, IV 522.

Pour le xvii^e siècle : Bacon *LNC* II 12 ; *FE* 28 ; Boileau, *FE* 67 ; Bossuet, *LNC* II 11, 282 ; Bourdaloue, II 284 ; La Bruyère, II 214 ; Corneille, *DM* I 236 et *ME* ; Descartes, *LNC* I 337 ; Louis XIV, II 280 ; Pascal, I 370 et *AM* ; Racine (évoqué), *LNC* IV 114 ; cardinal de Retz, *FE* 14 ; Richelieu, *LNC* II 283 ; La Rochefoucauld, II 214, 292, *Vers l'armée de métier*.

Pour le xviii^e siècle : Buffon, *MG* III 91 ; Chamfort, *LNC* I 332, 369 (cette dernière citation « les raisonnables ont duré, les passionnés ont vécu » fut reprise dans les *Discours de guerre*), *DM* IV 390 ; Diderot, *LNC* I 376 ; Fontenelle, I 337 ; Joubert, II 212 ; *AE* 3, 227 ; Rivarol, *LNC* I 337 ; Rousseau, *AM* ; Vauvenargues, II 284, 285, 294 ; Voltaire, *FA*.

Pour le xix^e siècle : Balzac, *LNC* I 329 ; Th. de Banville, II 11, 367, 373 ; Barbey d'Aurevilly, I 369 ; Béranger, I 383 ; Byron, *DM* I 138, *DM* II 587 ; Chateaubriand, *LNC* I 340, 344, 347, 383, II 299 ; *MG* I 120 ; *DM* II 299 ; P.-L. Courier, *LNC* II 291 ; A. Daudet, I 391 ; Flaubert, I 388, II 10, 289, *FE* ; Gobineau, *LNC* II 282, 284 ; Hugo, I 383 ; Huysmans, I 395 ; Lamartine, I 338, II 213 ; J. de Maistre, I 353 ; *LNC* VII 305 ; O. Mirbeau, II 89 ; Musset, I 286 ; Renan, I 341, II 314, *FA* 199 ; Stendhal (*Le Rouge et le Noir* en 1916), I 340, II 293 ; J. Vallès, I 394 ; A. de Vigny, I 330, 408, II 11 ; Villiers de L'Isle-Adam, *Fil de l'épée* ; Thiers, *FE* 47, 70, 3 *Et.*, 130, *FA* ; Tolstoï, *FE*, *DM* I, *AM* II 587 ; Zola, *LNC* I 389.

Les citations ou mentions des auteurs plus modernes avec le plus souvent mention du roman lu s'il s'agit d'un contemporain sont nombreuses et diverses. Elles mériteraient un approfondissement.

dénombrer les citations latines, grecques, françaises, étrangères, éparses dans l'œuvre de Ch. de Gaulle mais en dehors des précieuses notes des *Carnets*, il est difficile de savoir quand de Gaulle a été « initié » à tel auteur. Il est à peu près certain qu'il a lu très tôt les tragiques grecs²⁴, les historiens grecs et latins, Xénophon, Thucydide, Polybe, Plutarque, César, Tite-Live, Tacite, les poètes latins, Lucrèce, Horace, Juvénal et surtout Virgile²⁵ si cher aux pères Jésuites, les stoïciens, Epictète, Marc Aurèle, qu'il a lu et médité Shakespeare, Corneille, Racine, Descartes²⁶, Bossuet, La Rochefoucauld, La Bruyère, Cha-

On y trouve en effet des auteurs connus : Amiel, *LNC* II 213 ; Barrès, *LNC* II 291, 292, *FE* 96, *AM* 153 ; Henry Bordeaux, II 12, 76 ; Paul Bourget (*Cosmopolis* lu en 1916), I 376 ; François de Curel, I 369, *FE* ; G. Duhamel, *Fil de l'épée* : Claude Farrère, I 331 ; A. France, *FE* ; Jarry, *FE* ; Maeterlinck, *AE* 144 et *AM* ; F. Mauriac, *LNC* III 97 ; A. Maurois, II 89, 287 ; Paul Morand (à propos de l'Histoire militaire, toujours l'histoire d'un contre cent, II 288) ; Paul Valéry, II 289, 290, 293, *DM* I 138 et *AM* et aussi R. Kipling, *AE* 239 ; Morgan, *DM* I 334 ; Zuckmayer, *DM* IV 13 ; et d'autres plus oubliés aujourd'hui : Jules Case (*Le salon du quai Voltaire*), *LNC* I 395 ; A. de Chateaubriant (*La réponse du Seigneur*), II 293 ; Lichtenberger (*Le Sang nouveau*), I 372 ; G. de Pourtales (*Nous à qui rien n'appartient*), II 286 ; Rodier (*Zita*), II 286 ; R. de Trazes (*L'écorché, le pouvoir des fables*), II 392 ; Marcelle Tinayre (*La veillée des armes* lue en 1919), II 11 ; Colette Yver (*Les sables mouvants*), I 367.

Il est difficile de tirer de cette énumération de citations et d'évocations des conclusions définitives. Il reste également des citations sans auteur parfois d'identification difficile : Ibsen, *DM* I 146, Lamartine...

On retiendra cependant que ses deux siècles de prédilection sont le XVII^e et le XIX^e, qu'il cite beaucoup :

- Les tragiques (et jamais les comiques).
- Les moralistes bien plus que les mémorialistes (au XVIII^e siècle, ce sont les moralistes qui l'emportent : Chamfort, Joubert).
- Assez souvent les écrivains qui jouent un rôle politique (Retz, Chateaubriant, Thiers).
- Parmi les spiritualistes on retrouve Bossuet, Pascal, Lacordaire, mais pas Malebranche.

Il n'y a pas de mention de Montaigne (sinon pour évoquer son voyage en Italie), de Saint-Simon.

Les énumérations sont également les bienvenues et parfois significatives :

- L'Allemagne européenne inspira Goethe, Heine, Mme de Staël, V. Hugo (*ME*).
- La pensée généreuse de Rousseau, Lamartine, V. Hugo, A. Comte, Pasteur cultivée et honorée en Amérique latine (21/2/61).
- Les souvenirs d'Italie que nous laissèrent Du Bellay, Montaigne, le cardinal de Retz, Montesquieu, Chateaubriant, Stendhal et d'autres... (25/6/59).

Une notation intéressante concerne le XIX^e siècle (avant 1870) : Dans *Le Fil de l'épée* : « C'est la génération des Thiers, des Lamennais, des Comte, des Pasteur... » Et dans l'article Préparer la guerre, c'est préparer des chefs il y a une variante : « Cette génération, qui donna des Thiers, des Montalembert, des Hugo, des Comte... » [27].

24. Citations ou mention d'Eschyle (*LNC* II 215), de Sophocle (*ibid.* 291, 350).

25. Virgile, I 348 ; II 209 ; Lucrèce, II 224 ; Horace, I 383 ; Juvénal, II 213.

26. Nachin a écrit quelques pages pénétrantes sur le classicisme et surtout le cartésianisme de De Gaulle. Une lettre de 1924 reflète bien cet état d'esprit : « Cette étude (*Discorde chez l'ennemi*) aura atteint son but, si elle contribue à porter nos chefs militaires de demain, suivant l'exemple de leurs victorieux modèles de la guerre récente, à pétrir leur esprit et leur caractère d'après les règles de l'ordre classique. C'est en elles qu'ils puiseront ce sens

teaubriand, Lamartine, Vigny, A. de Musset, V. Hugo²⁷ et bien d'autres. Boisdeffre schématise : « Son père lui serine Tacite, Sénèque et Racine mais lui n'aime que trois écrivains, Edmond Rostand²⁸ (pour *L'Aiglon* et *Cyrano*), Bergson, le maître de sa génération, Chateaubriand viendra plus tard. » Il est difficile de savoir quels historiens il a lus à côté des manuels mais l'on retrouve l'influence de Michelet (peut-être de Joseph de Maistre) et aussi celle de Lavissee et de Madelin²⁹. Il a lu les chroniqueurs et certainement Froissard, le cardinal de Retz, Vauban, Thiers, Vandal, Taine et Renan (le contact avec ce dernier est évidemment plus celui de la réforme intellectuelle et morale que de la critique historique religieuse). Il est impossible de savoir quand il a fait connaissance avec Tocqueville³⁰. En tout cas, il apparaît que de Gaulle est sensible au courant idéaliste et spiritualiste qui contraste avec le positivisme et le scientisme, ainsi et surtout qu'au courant nationaliste et même au « bellicisme romantique » (de La Gorce) révélé par la célèbre enquête d'Agathon. Il faut ajouter à Bergson, Boutroux, Péguy et Barrès d'autres auteurs qui ne sont pas cités par de Gaulle dans *La France et son armée* mais dont l'influence est également profonde. Il s'agit de Psichari, de G. Lebon, de Tarde et de Sorel³¹.

Pierre Bourdan a parlé de son orgueil de soldat et sa fierté d'homme qui a lu tous les livres... et Nachin nous dit : « Sa lecture est immense, sa curiosité inlassable. » De Gaulle enfin est et restera sensible à la

de l'équilibre, des possibles, de la mesure, qui, seul, rend durables et fécondes les œuvres de l'énergie » (Dt 232, exp. *Fil de l'épée*). C'est au nom du principe « Ne recevoir aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle » que de Gaulle engage son combat contre le dogmatisme et la pensée figée des états-majors. Mais de Gaulle connaît la valeur des « principes » ainsi que la vertu de la règle. Au grand siècle, le goût de la règle marque les mœurs, les lois, les arts, la pensée. Au cours d'une grande époque il (l'esprit français) sut éviter le péril sans abandonner le privilège en se contraignant par la règle au respect de la mesure et du concret et le même siècle, où parurent les *Discours sur la méthode* et sur *l'histoire universelle*, vit la politique réaliste de Richelieu, la stratégie objective de Turenne, l'administration pratique de Colbert. L'ordre classique saura fournir « ce goût du concret, ce don de la mesure, ce sens des réalités ». Il reprendra ces idées dans *La France et son armée* : la politique de l'Ancien Régime est celle des circonstances ; se gardant d'abstractions mais goûtant les réalités... Des faits, et non des théories... [28].

27. Dont il a recopié en tête de ses cahiers d'écolier la devise « concision dans le style, précision dans la pensée, décision dans la vie ».

28. Dont l'influence est certaine dans la rédaction de la saynète *Une mauvaise rencontre* avec, comme l'ont noté de Boisdeffre et Fabre-Luce, celle de G. Nadaud.

29. Lavissee, Madelin, *LNC* I 370, 393.

30. Tocqueville, *LNC* I 370 ; *DM* II 15.

31. Pour Psichari voir chapitre X. Pour G. Lebon sur les foules, les conflits des peuples dus à leurs différences psychologiques et la rivalité de leurs intérêts commerciaux, la « légende des géants de la Révolution » (*LNC* I 337-391). Pour Tarde sur la foule (II 107), sur la diplomatie (I 370-371), sur la guerre (II 282). Pour A. Sorel, il a probablement lu sa conférence sur le caractère destiné aux écoles militaires.

poésie. Il versifie lui-même. Ses poètes préférés semblent avoir été Corneille, Rostand, Samain³². Il lit également les critiques littéraires et nous trouverons mention de Gustave Lanson, d'Emile Faguet et de P. Martino.

6 | LE LIEUTENANT-COLONEL ÉMILE MAYER

Il rencontra le lieutenant-colonel Emile Mayer et fréquenta son cercle de fidèles et d'habitues. Pour Lerner qui vient de lui consacrer une pénétrante étude³³, il s'agit d'une des figures les plus originales de la société militaire française sous la III^e République, aussi attachante par son rayonnement que par l'originalité de ses idées. Israélite, matérialiste et démocrate, détaché des valeurs religieuses ancestrales, mais sans sectarisme anticlérical, E. Mayer fut élève de l'École polytechnique et condisciple de Foch. Officier d'artillerie, il fut mis en non-activité en raison de ses articles de journaliste militaire à la suite d'une interpellation à la Chambre³⁴. Nommé lieutenant-colonel dans la territoriale et officier de la légion d'honneur après intervention de la Ligue des droits de l'homme auprès du général Picquart, ministre de la Guerre en 1906, après avoir connu des déboires en raison de son attitude pendant l'Affaire, le lieutenant-colonel Mayer fut réintégré dans la réserve en 1912 et mobilisé en 1914. Mais il continua à exercer son esprit critique dans ses lettres (en particulier au lieutenant-colonel Henches) et comme il rendait hommage au caractère chevaleresque du soldat allemand et ne s'était pas associé à la condamnation quasi générale de Romain Rolland, il dut abandonner définitivement la carrière militaire. E. Mayer entretenait des relations de camaraderie avec les généraux Joffre et Foch, Percin, d'Amade,

32. Il en sait de nombreux vers par cœur et c'est une allusion directe au *Jardin de l'infante* que l'on trouve dans *La France et son armée* : « Telle l'infante, qui pleure dans un royal jardin, la France, vers les années 90, cultive la mélancolie tout en savourant sa richesse » et encore dans *Vers l'armée de métier* et *LNC II 290*, « vieille argile faite aux douleurs ». Ne peut-on le dire de la France ? [29].

Il en a cité bien d'autres : Saadi, II 292 ; Sully Prudhomme, *LNC I 372* ; comme Verlaine, *ibid.*, II 280-287-288, 293 ; Béranger, I 383 ; comme Théodore de Banville, II 11 ; Victor Hugo, I 383 ; comme Alfred de Musset, I 386 repris dans *Le Fil de l'épée* ; Jean Richepin, *Armée de métier*, comme Anna de Noailles, II 215.

En ce qui concerne Béranger, le général semble avoir bien connu certains chants de Béranger et de Larminat note dans ses chroniques irrévérencieuses (p. 178) : « Un jour, il fredonna pour notre instruction le vieux refrain de Béranger d'avant les Cent Jours : 'il reviendra quand le tambour battra...' »

33. Voir à ce sujet le colonel Emile Mayer et ses amis, *Revue historique*, 1981, 266, 1, 75-94.

34. Du ministre Krantz par le député Lasies.

Lanrezac, Sarraïl et Gallieni. Avant 14, sous les pseudonymes d'Abel Vauglaire et d'Emile Manceau, il avait collaboré à *La Bibliothèque universelle*, à la *Revue scientifique*, à la *Revue militaire suisse*³⁵. Il avait en particulier critiqué le principe d'autorité en soutenant qu'il fallait abolir le dogme et préparer les officiers à prévoir l'imprévu. C'est ainsi qu'E. Mayer jugeait fausse la doctrine *a priori*, prônée avant 14, de la supériorité de l'offensive et de la guerre de mouvement. Un article paru en 1902 dans la *Revue militaire suisse* et exhumé par *Le Temps* en 1915 prévoyait une guerre de positions (publié en mémoire en 1916). Puis il assura régulièrement la rubrique militaire du journal *L'Opinion* après avoir échoué dans la publication d'un périodique au titre suggestif : *L'Armée et la Nation*. Il demeura hostile à l'offensive à outrance — il s'en expliqua avec son camarade Foch — et aussi plus curieusement à la loi de 3 ans. Pendant la guerre de 14, il stigmatisa la technique du grignotage préconisée par son camarade Joffre, à partir de 1915.

Après la guerre, après avoir fait partie d'une commission, avec Painlevé et Millerand, chargée d'organiser un embryon d'armée internationale, il assura une collaboration régulière au *Mercur de France*, à *L'Œuvre*, à *La Lumière*. Il est conférencier au club du Faubourg de Léo-Poldes et rédige plusieurs livres sur la psychologie militaire, la psychologie du commandement, « nos maréchaux », Joffre, Foch et Gallieni. Un cercle d'amis prit l'habitude de se réunir autour de lui et les réunions du dimanche matin furent connues de Roger Martin du Gard³⁶. Elles eurent lieu rue du Ranelagh, puis au domicile de son gendre Grunebaum-Ballin, conseiller de Briand et aussi de Léon Blum (21, bd Beauséjour) à partir de 1930, d'autres réunions avaient lieu à la brasserie Daumesnil, le lundi.

Des militaires côtoyaient là des écrivains et des hommes politiques. Lerner cite les romanciers Maurice et Denise Van Moppès, l'essayiste Claudine Chonez, le critique littéraire Armand Hoog, les spécialistes d'esthétique Henri Leteilleur et d'occultisme Raoul Guyader, enfin et surtout les amis de Charles de Gaulle, Jean Auburtin, Etienne Repessé et Lucien Nachin. Ch. de Gaulle connut le lieutenant-colonel Mayer aux environs des années 20. Lerner note : « Ils paraissent très vite s'être suffisamment appréciés pour avoir entretenu des rapports faits de respect et de sympathie mutuelle en dépit de leur différence d'âge et du décalage de générations. » De Gaulle adresse en 1928 au vieil officier

35. Ses ouvrages sont nombreux, originaux, bien écrits. Citons : *Essais de pédagogie militaire*, 1922 ; *Demain ou après-demain, Essai d'anticipation* ; et surtout *La théorie de la guerre et L'étude de l'art militaire*, 1923.

36. Qui a dû s'en souvenir en rédigeant les souvenirs du colonel de Montmort.

un exemplaire dédicacé de façon très déférente de ses trois conférences à l'école de guerre et se déclare son disciple. Le colonel Mayer lut attentivement *Le Fil de l'épée*, le manuscrit *Vers l'armée de métier*, et en fit publier un résumé dans la *Revue politique et parlementaire*.

Il facilita à de Gaulle la rencontre avec Léon Blum. Il venait de corriger les épreuves de *La France et son armée* quand il mourut (28/11/38) et le colonel de Gaulle en fut affecté³⁷. Il est à noter qu'il était la bête noire de *L'Action française* (in Nachin).

Le lieutenant-colonel Mayer fut une des rares personnes capables d'exercer une influence sur le jeune officier dont nul ne soupçonnait alors le prodigieux destin mais E. Mayer avait, si l'on en croit Nachin, deviné l'immense avenir qui s'ouvrait à Ch. de Gaulle et lui prodiguait conseils et encouragements. Les contacts furent fondés sur un ensemble d'affinités électives qui aboutirent à créer entre eux une sorte de connivence sinon une communion de pensée. Il y avait chez tous les deux un désir de s'instruire dans les nouvelles techniques et de comprendre la guerre moderne, une culture générale très vaste, une opposition au dogmatisme d'école, bref un esprit non conformiste et un peu contestataire. Il est intéressant de noter avec Lerner le choc des idées et même le fossé qui existait entre certaines de leurs conceptions. Le lieutenant-colonel Mayer était devenu un défenseur de l'aviation militaire et voulait concentrer tous les efforts dans ce sens exclusif.

Le lieutenant-colonel de Gaulle soutenait la thèse de l'armée blindée.

Le lieutenant-colonel Mayer, vieux républicain qui avait approuvé Jaurès dans sa conception de l'armée nouvelle, était très réticent devant la conception de l'armée de professionnels alors que de Gaulle croyait de moins en moins à la levée en masse. Chacun devait cependant faire un pas dans le sens de son interlocuteur. De Gaulle s'intéressa très attentivement à l'aviation (plus dans le *Mémoire* de 40 que dans *L'armée de métier*) et Mayer admit l'hypothèse de colonnes blindées soutenues par une armée aérienne.

7 | LE LIEUTENANT-COLONEL LUCIEN NACHIN

Lucien Nachin, enfant de troupe, officier sorti de l'école de Saint-Maixent, fut cité à l'ordre de l'armée en septembre 1914, blessé et fait prisonnier. Affecté à la Direction de l'Infanterie après la guerre, il quitte l'armée pour l'administration et sera promu lieutenant-colonel en 1938.

37. « La mort du colonel Mayer m'afflige infiniment » [30].

De Gaulle l'a reconnu pour son compagnon et son ami : « Cet homme de qualité ne supportait dans son être rien qui fût vil, ni qui fût bas. »

L. Nachin devint l'animateur d'une collection de classiques militaires publiée chez Berger-Levrault. Comme l'a dit de Gaulle à l'occasion de sa mort (juin 1952) : « Tout ce qui touche l'esprit, idées, art, histoire l'attirait, mais surtout la philosophie de l'ordre militaire, qui était sa profonde vocation. » Il savait guider ceux qui lui étaient proches vers « les trésors que lui-même avait découverts ».

L. Nachin a préfacé le *Mémorandum* et les *Trois Etudes* de De Gaulle republiées en 1946. Son livre sur *De Gaulle, général de France*, reste une étude très pénétrante. On approche grâce à lui l'intimité de De Gaulle avec un cercle restreint qui comportait également Etienne Repessé, Jean Auburtin, André Fleury, l'intendant général Ley et le colonel Rouget. C'est par lui que de Gaulle entra en relation avec le lieutenant-colonel d'artillerie en retraite Emile Mayer, cet « homme d'action raisonnant » que de Gaulle considéra un peu comme un « gourou » pour reprendre l'expression de Jean Lacouture, se considérant dans ses articles comme son élève et son disciple.

8 | CHRÉTIENS-SOCIAUX ET NON-CONFORMISTES DES ANNÉES 30

Une dernière influence « intellectuelle » avant guerre en dehors des lectures professionnelles difficiles à dénombrer est celle des cercles sociaux et chrétiens groupés autour de Marc Sangnier et Daniel-Rops, animateur de la collection « Présences » où se retrouvent des auteurs aussi variés que Denis de Rougemont (*L'Amour et l'Occident*), André George (*L'Univers humain*), André Maurois (*Dialogues sur la politique*), Robert Garric (*Equipes sociales*), le R. P. Ducatillon (*Le Capitalisme*), R. J. de Marolles (*Aviation, école de l'honneur*) et M. Daniélou (*L'Education selon l'esprit*). Ces groupes se situent à la suite des catholiques libéraux et sociaux du XIX^e siècle, Lamennais, Lacordaire, Montalembert³⁸, Dupanloup, et il est significatif de trouver dans les *Cahiers* plusieurs citations de Lamennais et de Lacordaire³⁹.

Loubel del Bayle et F. Dreyfus ont insisté l'un et l'autre sur l'influence considérable des non-conformistes des années 30, « intel-

38. Cité in *LNC* I 352-353 ; II 88 ; et également *AE* 65.

39. Lamennais, *LNC* II 75 sur l'exilé (« l'exilé partout est seul »). Lacordaire, I 344, 353 sur le caractère (« la dignité du caractère »), II, 284. Rappelons aussi que *Les lettres à des jeunes gens* de Lacordaire sont très lues en particulier en milieu militaire.

lectuels », « de caractère et de milieux très divers », tous imprégnés de la pensée de Péguy et de Bergson et par là même qu'ils le veuillent ou non ils subissent l'influence de Proudhon, de Lacordaire, de Lamennais⁴⁰ et de Barrès, d'A. de Mun et de La Tour du Pin. L'idéologie est spiritualiste, personnaliste, et un peu néo-thomiste sous l'influence essentielle de Maritain. A côté de *L'Action française* très connue et dont de Gaulle va, comme tant d'autres, se détacher peu à peu, et sans que l'on puisse dire qu'il ait un moment été autre chose qu'un lecteur⁴¹, il faut chercher l'influence de la revue *Esprit*, antilibérale, antiparlementaire, antiradicale, décolonisatrice mais aussi antiéconomique, d'*Ordre nouveau*, proche du comte de Paris, de *Plans*, proche d'un « marxisme révisé » (Dreyfus), favorable à un certain dirigisme, un renforcement de l'Etat, une politique de planification, de *Temps présent* dirigé par Stanislas Fumet, de *Sept* dirigé par le P. Bernardot. Dans ce bouillonnement d'idées on retrouve surtout une réaction fondamentale à l'égard du « radicalisme bien-pensant, malthusien et immobile de

40. Et aussi de G. Sorel et de G. Valois, influences qui cohabitaient avec... les exercices de saint Ignace et les manuels de formation morale utilisés dans les établissements religieux en particulier chez les Jésuites.

41. Il a souvent été dit que de Gaulle avait été influencé par *L'Action française*. Mauriac lui-même n'a pas hésité à qualifier Charles de Gaulle de « Maurrassien sur les bords » (*Le Monde*, 31/3 - 1/4/63). Le même journal *Le Monde* s'étonnera en rendant compte d'un colloque organisé par l'Institut Charles-de-Gaulle de l'effort de scotomisation de l'influence maurrassienne. On doit rappeler que de Gaulle appartient à un milieu catholique « monarchiste de regret » et qu'il a souvent entendu son père regretter les excès et même le fait de la Révolution française (on prétend qu'on ne chantait pas *La Marseillaise* dans la famille). Mais de Gaulle a su « intégrer » la Révolution dans l'histoire linéaire de notre Nation. Il est également certain qu'on ne donnait pas dans l'antisémitisme de principe chez les de Gaulle. M. Henri de Gaulle était convaincu de l'innocence de Dreyfus. Il n'a jamais été favorable à l'action parlementaire et a regretté l'impuissance et l'instabilité gouvernementale, mais n'a jamais semble-t-il mis en cause la légitimité républicaine. Les thèses de la monarchie intégrale, de l'antisémitisme et de la lutte à l'égard de la « gueuse » ne semblent pas avoir été partagées par de Gaulle, probablement plus sensible aux thèses de la France seule, du nationalisme intégral et de l'antiparlementarisme. La famille de Gaulle a dû être sensible sans être « traumatisée », à la condamnation de *L'AF* par Pie XI. Enfin, la position promunichoise de *L'AF* ne put être partagée par Charles de Gaulle. Très probablement lecteur de *L'AF*, journal bien fait et bien documenté en dehors de ses positions extrémistes, Charles de Gaulle est sûrement proche de certains dissidents célèbres de *L'AF*, en particulier J. Maritain et G. Bernanos. Il faut noter également que le maître à penser de Charles de Gaulle, le lieutenant-colonel Mayer, était la « bête noire » de *L'AF*. Il semble inexact que de Gaulle ait été un chroniqueur anonyme de *L'AF* mais il est certain que *L'AF* a rendu compte élogieusement des premiers écrits du Général. Charles de Gaulle ne pouvait y être insensible. On se trouvait aux antipodes de la position prise par Maurras sous Vichy à l'égard du mouvement gaulliste et de son chef. On doit remarquer cependant avec Mysyrowicz l'importance du « lobby » cavalier qui conduira à déformer les critiques militaires de *L'AF* défenseurs trop traditionnels du cheval... La boutade souvent relatée mais non écrite : « Maurras avait tellement raison qu'il en est devenu fou », a des chances d'être exacte.

Il ajoutera dès que *L'Action française* aura pris sans nuances le parti de Vichy : « Des renégats du patriotisme peuvent bien crier aujourd'hui : 'La France seule !', tout en trouvant fort naturel qu'elle doive subir la compagnie d'un envahisseur détesté » [31].

la III^e République finissante, comme du socialisme intellectuel et de son entourage (Dreyfus). Les adversaires d'*Esprit* sont l'individualisme, le capitalisme, le productivisme. Certains mouvements (Plans et aussi la Synarchie) insistent sur la valeur de la technique et de l'esprit industriel, refusent le malthusianisme économique d'inspiration catholique, souhaitent souvent un capitalisme « organisé, planifié, contrôlé par l'Etat », font campagne contre les « abus et les tares de la colonisation », s'opposent à la politique ridiculement intégrationniste et économiquement immobiliste de la III^e République finissante, développent volontiers les notions de fraternité, de solidarité, la thèse corporatiste chrétienne et non fasciste, sont très favorables au « pouvoir régional » (conseils régionaux à dominante professionnelle) et à un système politique nouveau hostile au Parlement et axé sur un exécutif renforcé et de « souples organismes minoritaires ».

Dreyfus à juste titre rappelle le rôle des catholiques sociaux, d'A. de Mun et surtout de La Tour du Pin (à ne pas confondre avec les démocrates-chrétiens du Sillon), qui dans un *Vers un ordre social chrétien* défend « la monarchie représentative, c'est-à-dire le gouvernement direct du roi et ses conseils tempérés par la représentation du peuple en ses états ». Nous ne pouvons ici évoquer la question complexe de la foi et de la religion de De Gaulle, étudiée par le P. Bruckberger. Notons cependant l'importance dans les *Carnets* des citations religieuses morales plus que théologiques empruntées à l'Évangile et aux orateurs sacrés.

9 | LE QUARTIER DE L'ÉCOLE MILITAIRE

Son adolescence puis une grande partie de sa vie se sont déroulées au pied de l'École militaire et sous le dôme doré des Invalides, place Saint-François-Xavier ou avenue Duquesne.

Il décrira bien ce quartier dans l'éloge du maréchal Foch qu'il fut amené à écrire pour son chef Pétain qui chacun le sait « ne pouvait sentir » Foch et réciproquement [32]. Il évoque « le cadre d'un quartier parisien dont le caractère de majestueuse grandeur ne put manquer d'exercer son influence sur l'âme de Foch. Quartier des Invalides⁴² et de l'École militaire... symboles mêmes de l'ordre, de la simplicité, de la mélancolie militaire... Quartier dont les promenades se nomment : Esplanade et Champ-de-Mars, dont les voies portent les noms d'illustres guerriers... qui renferme mille témoignages émouvants de

42. « Drapeaux conquis frissonnant à la voûte des Invalides... » [34].

nos triomphes et de nos larmes... qui joint le faubourg Saint-Germain à la plaine de Grenelle, comme l'Armée réunit le plus noble et le plus populaire... » [33].

10 | LES COMMANDEMENTS ET AFFECTATIONS ENTRE LES DEUX GUERRES

Ayant ressenti l'humiliation d'être écarté par la captivité des derniers combats et de la victoire, il est volontaire immédiatement pour de nouvelles opérations militaires en Volhynie sur la Vistule où il combat au sein de la 5^e division de chasseurs polonais du général Joseph Haller, placée sous les ordres de Pilsudski, conseillé par Weygand. Ce sont les généraux Niessel et Henrys qui commandent la mission militaire française. Il fera également des cours aux officiers supérieurs de l'armée polonaise au Centre d'Etudes militaires de Rembertov⁴³. Il en ramène des *Carnets* parus sans nom d'auteur dans la *Revue de Paris* (1/11/20) et dont la paternité ne sera établie que plus tard par Gérard Saucey (*Le Monde*, 19/9/67).

Il commandera deux unités, l'une et l'autre « d'élite » : le 19^e bataillon de chasseurs, le bataillon de Grivesnes, qu'il rejoint en 1927 à Trèves, cette unité qui sur un effectif moyen de 800 eut plus de 3 000 tués (3 133) pendant la guerre de 14-18 et plus de 12 000 hors de combat (12 570 exactement), le 507^e régiment de chars de combat à Metz. La devise du régiment est « toujours le plus » et l'ayant fait manœuvrer, il pourra écrire à Paul Reynaud « mon régiment est prêt ».

Les autres affectations sont celles du professeur (cours d'histoire à Saint-Cyr, conférences à l'École de Guerre), du stagiaire à l'École de Guerre, de l'officier d'Etat-Major chargé volontiers d'un travail de rédaction technique ou historique, ou d'un travail jugé « littéraire » : état-major du maréchal Pétain, commandement supérieur des troupes du Levant, secrétariat du Conseil supérieur de la Défense nationale (3^e section). En dépit de quelques heurts (à l'École de Guerre où Pétain doit l'imposer comme conférencier et devra faire modifier son classement, à Trèves où il ne s'entend pas avec son supérieur hiérarchique, aux manœuvres où ses critiques sont parfois acerbes), des critiques qui s'adresseront surtout à l'auteur d'études et de livres à thèses qui ont leurs partisans et leurs adversaires, il est très apprécié et très remarqué par ses chefs comme en témoignent les notes extraites

43. Direction des cours d'officiers supérieurs (LNC II 45) et Régiment école.

de son dossier⁴⁴. Depuis ses notes de Saint-Cyr : « a beaucoup de moyens, de l'énergie, du zèle, de l'enthousiasme, du sens du commandement et de la décision » et de Pologne : « officier destiné au plus bel avenir militaire par un ensemble de qualités... rarement réunies au même degré... personnalité accusée... caractère jeune, énergique et froid, culture développée, haute valeur morale » en passant par celles qui soulignent son talent de conférencier (« a confirmé l'opinion déjà connue de lui d'un conférencier remarquable » — colonel Mercier, 1920 —, « a su profiter de ses différentes fonctions pour amasser un bagage considérable » — lieutenant-colonel Hennequin, 1932) jusqu'aux notes qui laissent pressentir son destin exceptionnel : « officier supérieur d'une rare distinction pour lequel toutes les espérances sont permises » (général Le Hagne, 1929) ; « Un tel ensemble de qualités militaires, morales et intellectuelles font évidemment du lieutenant-colonel de Gaulle un officier destiné aux plus hauts emplois de l'armée » (général Jansel, 1931).

« Très qualifié pour prendre plus tard le commandement d'une grande unité cuirassée, officier de tout premier ordre, à qui le plus bel avenir doit être réservé » (général Delestraint).

« Animateur et chef à porter au premier rang dans l'intérêt supérieur de l'armée » (général de La Porte du Theil).

On pense à Bonaparte noté par ses professeurs : « ira loin si les circonstances le favorisent ».

Nachin estime que sa carrière fut d'une exceptionnelle régularité.

« Une longue méditation, une longue patience et, tout à la fois, une ardeur constante et inébranlable au service de l'armée : tels sont ses traits essentiels jusqu'en 1940. De Gaulle admire et entretient les vertus qu'exige ou que fait naître sa vocation » (L. Joxe).

Les impressions de tous ceux qui l'approchèrent pendant la guerre de 14-18, en captivité⁴⁵ comme lors de ses affectations d'après-guerre, concordent.

On avait affaire à un homme supérieur (Hoche faisait la même impression à ses contemporains). Son avenir « normal » eût pu selon les circonstances être celui d'un colonel promu général dans la 2^e section ou celui de chef d'Etat-Major général...

On l'appelait le Connétable avant guerre et c'est cette expression de « grand Connétable » qu'utilisa Churchill spontanément.

44. Les notes ont été publiées par C. Mauriac (*Et comme l'espérance est violente*) et par R. Tournoux (*Pétain-de Gaulle*, Grasset, 1976, 205-211).

45. « Nous voyions tous en lui un futur grand chef militaire, un maître à venir dans l'art de la guerre, un professeur de stratégie et de tactique qui ferait parler de lui » (Témoignage de R. Roure, dans *La Génération du feu*, p. 108).

De Gaulle lui-même n'avait pas d'ambition politique, mais il avait peut-être caressé l'idée d'être ministre technicien : « J'avais toujours cru que je serais d'abord ministre de la Guerre et que tout viendrait de là » (Cl. Mauriac, *Le temps immobile*, Grasset, 1978, 293). Par la suite, c'est avec un mince sourire ironique qu'il dira à Robert Murphy parlant de Giraud qui prétendait ne pas avoir d'ambition politique : « De telles ambitions surgissent et se développent de manière inattendue... j'en suis un exemple. »

RÉFÉRENCES

- | | | |
|-------------------------|---|--------------------------------------|
| [1] <i>AM</i> 231. | [15] <i>FA</i> 210. | [25 bis] <i>DM</i> II 651-652. |
| [2] <i>LNC</i> II 482. | [16] <i>FA</i> 210. | [26] <i>FA</i> 206. |
| [3] <i>MG</i> I 1. | [17] <i>FA</i> 214. | [27] <i>FE</i> 47 ; <i>AE</i> 65. |
| [4] <i>MG</i> I 1. | [18] <i>FA</i> 215-216. | [28] <i>FE</i> 54, 127, 159 ; |
| [5] <i>FA</i> 211. | [19] <i>AM</i> 43. | <i>FA</i> 53 ; <i>DM</i> I 4, 8, 20, |
| [6] <i>MG</i> I 2. | [20] <i>FA</i> 214. | 68 ; <i>DM</i> IV 12. |
| [7] <i>LNC</i> II 34. | [21] <i>FA</i> 214. | [29] <i>FA</i> 214 ; <i>DE</i> 20. |
| [8] <i>LNC</i> I 70. | [22] <i>FA</i> 229-230. | [30] <i>LNC</i> II 481. |
| [9] <i>FA</i> 211. | [23] <i>LNC</i> I 337. | [31] <i>DM</i> I 202. |
| [10] <i>FA</i> 211. | [24] <i>FE</i> 21, 26-27. | [32] <i>LNC</i> III 413. |
| [11] <i>MG</i> I 2. | [24 bis] <i>FA</i> , <i>MG</i> I, <i>DM</i> I | [33] <i>LNC</i> II 341. |
| [12] <i>FA</i> 203. | 204 ; <i>DM</i> V 38. | [34] <i>MG</i> I 2. |
| [13] <i>FA</i> 211-212. | [25] <i>LNC</i> III 83, 87, 266 ; | |
| [14] <i>MG</i> I 2. | <i>DM</i> I 3, 4, 8, 20 ; IV 72. | |

Chapitre II

De Gaulle et la guerre de 14-18.

Le centurion

Le général de Gaulle a médité sur la guerre de 70-71 mais il a fait la guerre de 14 comme toute sa génération d'officiers. Il s'était préparé à la revanche mais son expérience du combat et des combattants, il l'a acquise sur le terrain et, comme tous ceux qui l'ont vécue, il en gardera l'ineffaçable empreinte et n'en parlera qu'avec cette réserve et cette pudeur des soldats qui savent qu'ils ont échappé à un enfer¹.

1 | DE GAULLE, COMBATTANT DE 14

Entré à l'École de Saint-Cyr en 1909, il en sort en 1912. Il appartient à la promotion Fez. Son choix de l'arme de l'infanterie, celle qui ne va pas tarder à connaître autrement qu'à l'exercice « la boue, la tanière et le fardeau » [2], prend avec le recul une valeur exemplaire. Il dira bien plus tard à l'un d'entre nous que ce choix fut dicté par l'aspect « plus militaire » de cette arme². Promu lieutenant, le 1^{er} octobre 1913, il partira avec le premier bataillon du 33^e régiment d'infanterie, le 2 août 1914. Sa division (la 2^e DI) est une des premières engagées aux « frontières ». Blessé le 15 août 1914, devant Dinant (plaie au péroné droit avec paralysie du sciatique par balle), il reçoit les premiers soins au château de Bouvignes et sera évacué par Charleroi à Arras, puis à Lyon ; il est cité à l'ordre de la 2^e division (avec la

1. « L'ouragan m'emportait comme un fétu à travers les drames de la guerre : baptême du feu, calvaire des tranchées, assauts, bombardements, blessures, captivité » [1].

2. Dans l'infanterie, le champ d'action est infiniment plus vaste, *in* Tournoux (*Pétain - de Gaulle*) p. 41, cité aussi *in* Ledwige.

mention « a exécuté une série de reconnaissance des positions ennemies dans des conditions périlleuses et a rapporté des renseignements précieux » (20 (ou 18)/1/15), et s'empresse de rejoindre son corps à l'issue d'une courte convalescence. La division qui a dû déjà remplacer nombre de ses cadres et hommes du rang se retrouve en Champagne, près de Châlons-sur-Marne. Capitaine à titre temporaire le 18 février 1915, il sera nommé capitaine à titre définitif le 3 septembre 1915. Nommé officier adjoint au chef de corps, le colonel Claudel, puis le lieutenant-colonel Boudhors³, il devra quitter le front durant cinq mois, ayant été blessé une deuxième fois le 10 mars 1915 devant Mesnil-lès-Hurlus (plaie séton palmo-dorsal main gauche par balle) et le rejoindra sur la cote 108 près de Berry-au-Bac en juillet 1915.

Commandant la 10^e compagnie, il se signale par sa bravoure et la confiance de la troupe. A partir d'octobre 1915, sa compagnie, écrit Nachin, est la plus belle unité du 33^e régiment d'infanterie. Il se montre imperturbable au feu. Le régiment qui appartient au 1^{er} CA est envoyé à Verdun en février 1916 et monte en ligne à Douaumont (secteur de la ferme du Choléra). Il tombe grièvement blessé devant Douaumont. Laissé pour mort sur le terrain⁴, la 10^e compagnie étant presque anéantie par un bombardement le 2 mars, c'est inconscient qu'il est fait prisonnier et termine la guerre en captivité à l'hôpital de Mayence, puis à Osnabrück/Neisse, Sczuczyn, avec séjour dans les lazarets de Zweibrücken et Darmstadt, enfin après trois tentatives

3. Appréciation sur ses chefs.

Colonel Claudel : ...

« Breveté sur toutes les coutures. Il a quarante-trois ans et me fait l'effet d'un homme de haute valeur. Du reste lentement, mais sûrement, ce sont ces hommes-là qui percent. »

Colonel Boudhors :

« Souvenir inoubliable d'un chef qui est toujours demeuré dans mon esprit comme l'exemple de l'honneur et de la conscience militaire. »

« La part que j'y ai prise (à la campagne) dans les rangs de votre régiment, mon colonel, restera l'honneur de mon existence » [2 bis].

Il écrit dans ses *Carnets* :

« Un adjoint au colonel doit penser à tout en même temps, aux ordres tactiques à donner, aux ravitaillements de toutes espèces, et à l'administration si mobile et si difficile car les cadres, les effectifs, changent à toute vitesse... Et puis c'est très bien quand le colonel commande, mais il ne commande pas toujours, chacun sait cela... »

« Ces nouvelles fonctions me plaisent beaucoup : d'abord en raison de leur intérêt car on voit beaucoup plus de choses que comme commandant de compagnie » [2 ter].

Les carnets contiennent de très nombreuses notes techniques : composition du 33^e RI, programme d'instruction, compte rendu succinct d'attaque, préparation d'une attaque, programme de travaux, ordres de mouvement, instructions concernant le relève, consignes. Son chef de corps parlait des « Ouvrages de Gaulle », « J'ai trouvé tout en ordre grâce au capitaine de Gaulle » (Carnet 11 juillet 1915, in *La Génération du feu*, p. 58) et LNC I 149-179, 186-231, 233-236, 239-243, 245-273, 275-279, 284-288, 289-295, 297-308.

4. « Mon fils est mort en faisant son devoir » aurait dit son père après avoir vu le lieutenant-colonel Boudhors.

d'évasion infructueuses (en raison de sa haute taille) au fort IX de représailles à Ingolstadt, au camp de Rosenberg et de Wulzbourg, dans les prisons de Passau et de Magdebourg⁵.

La citation qui lui sera décernée avec attribution de la légion d'honneur et dont il n'aura connaissance que plus tard évoque « son sentiment de l'honneur militaire » et le « juge officier hors pair à tous égards ». Cette citation, dont il a remarqué lui-même qu'écrite après sa mort présumée elle ne correspondait pas à l'exacte vérité, est révélatrice de l'estime que lui portaient ses chefs : « Le capitaine de Gaulle, commandant de compagnie, réputé pour sa haute valeur intellectuelle et morale, alors que son bataillon subissant un effroyable bombardement était décimé et que les ennemis atteignaient la compagnie de tous côtés, a enlevé ses hommes dans un assaut furieux et un corps à corps farouche, seule solution qu'il jugeait compatible avec son sentiment de l'honneur militaire ; est tombé dans la mêlée. Officier hors de pair à tous égards »⁶. Le lieutenant-colonel Boudhors (qui écrira un jour « je suis gaulliste depuis 1916 ») note dans son carnet : « L'ordre me parvient d'avoir à relever le 110^e RI et j'estime devoir envoyer immédiatement un officier au PC du général Levi qui commande le secteur pour prendre sur place tous les renseignements possibles. Vu la gravité de la situation, vu l'importance que j'attache à cette mission, je pense que *seul le capitaine de Gaulle est capable de la remplir* ». Il reprendra le commandement de sa compagnie quand celle-ci arrivera sur les positions de combat. Son chef, qui le juge en le voyant agir à ses côtés, note encore : « Grâce à lui, tout se passe au mieux, tant pour mes unités que pour moi-même et si le 33^e a été splendide devant Douaumont, il ne le doit à son colonel qu'en raison de la clairvoyance du capitaine de la 10^e compagnie » (citation Nachin).

5. LNC II 295, 310 et aussi *La Génération du feu*, 99-101, 147-152, 208-209, 212-214.

6. En fait, comme le rapporte E. Pognon, la citation initialement rédigée par le lieutenant-colonel Boudhors et le proposant pour la légion d'honneur était un peu différente. Elle était la suivante : « Le 2 mars 1916 à Douaumont, sous un effroyable bombardement alors que l'ennemi avait percé la ligne et attaquait sa compagnie de toutes parts, a organisé après un corps à corps farouche, un flot de résistance où tous se battirent, jusqu'à ce que fussent dépensées les munitions, fracassés les fusils et tombés les défenseurs désarmés. Bien que grièvement blessé d'un coup de baïonnette, a continué d'être l'âme de la défense jusqu'à ce qu'il tombât inanimé sous l'action des gaz. » Le capitaine de Gaulle écrivit en décembre 1918 à son chef en lui témoignant sa fidélité respectueuse et en lui disant sa fierté d'avoir servi sous ses ordres.

Evoquant le combat du 1^{er} mars, il écrivait : « Sans doute, ainsi qu'il arrive après une affaire malheureuse, n'avez-vous pu recueillir sur le combat que des renseignements assez contradictoires et plus ou moins empreints de la vantardise des uns, du dénigrement des autres et du défaitisme de certains » [3] (il connaît bien les hommes même combattants et il utilise déjà le style ternaire) et conclut dans une autre lettre avec modestie : « Ce texte (celui de sa citation) est un idéal dont je ne me suis guère approché dans la réalité » [4].

Nous ne parlerons que peu de la captivité de De Gaulle, de ses trois tentatives d'évasion⁷, de ses emprisonnements successifs dans des camps de représailles, des conférences faites dans les camps sur les opérations⁸, de ses camarades de captivité parmi lesquels Roederer lié à la maison Berger-Levrault, Rémy Roure, Toukhachevski, mais simplement de sa déception de ne pas continuer le combat, de son humiliation de n'être pas présent à la victoire, de sa crainte d'être un soldat « dévalué » en dépit de sa conduite particulièrement glorieuse, reconnue par ses chefs.

Le 1^{er} septembre 1918, il écrit à sa « chère Maman » : « Au point de vue militaire, je ne me fais aucune illusion, je ne serai moi aussi qu'un 'revenant' » [5].

Le 1^{er} novembre 1918, il exprime toujours à sa mère le « regret indescriptible » de n'avoir pas pris « une meilleure part » aux derniers événements.

« Il me semble qu'au long de ma vie — qu'elle doive être courte ou prolongée —, ce regret ne me quittera plus. Que du moins il me serve d'aiguillon à penser et à agir mieux et davantage pour tâcher de remplacer, par beaucoup d'heures obscurément utiles, les quelques heures décisives et triomphantes que je n'aurai point vécues ! » [6].

Au colonel Boudhors, il écrit (8/12/18) de même : « N'avoir pu assister, comme vous à cette Victoire, les armes à la main, c'est pour moi un chagrin qui ne s'éteindra qu'avec ma vie » [7].

Bref, rongé son frein et cultivant son esprit, ayant l'idée fixe que le devoir d'un prisonnier de guerre est de tenter de s'évader, il a gardé comme il l'écrivait à sa mère « ses principes complets ».

Très impressionné par la passivité et la docilité de la plupart des prisonniers de 40, il édictera lui-même dans le règlement de discipline générale les devoirs du prisonnier (art. 33).

7. Le capitaine de Gaulle sera interné successivement :

- à la citadelle de Mayence (mars 1916) ;
- au camp d'Osnabrück (fin mars 1916), soupçonné de préparer une évasion ;
- au camp de représailles de Sczuczyn (avril 1916), le camp sera dissous.
- au fort IX à Ingolstadt (en septembre 1916), 1^{re} évasion (29/10/16) ;
- au fort de Rosenberg (juillet 1917), 2^e évasion (15/10/17), 3^e évasion (30/10/17), 120 jours d'arrêt de rigueur et 3 semaines de punition pour « outrage à supérieur », à la prison militaire de Passau ;
- au fort de Scharnhorst ;
- au fort IX à Magdebourg, à Ingolstadt (novembre 1917) ;
- au fort de Wulzburg (mai 1918).

Cf. cat. exp. *Le Fil de l'épée*, p. 33-47.

8. De la guerre, de la direction supérieure de la guerre, la limitation des armements et aussi conditions du conflit et du retour de la paix, principes généraux des institutions militaires d'un Etat, les deux dernières conférences à l'état de projet seulement.

« Si un combattant tombe aux mains de l'ennemi, son devoir est d'échapper à la captivité en profitant de la confusion de la bataille et de toutes occasions favorables pour rejoindre les forces armées. S'il est gardé prisonnier, il a le devoir de s'évader et d'aider ses compagnons à le faire. Tout prisonnier doit conserver la volonté de résistance et l'esprit de solidarité nécessaires pour surmonter les épreuves de la captivité et résister aux pressions de l'ennemi » [8].

2 | DE GAULLE, COMMENTATEUR ET HISTORIEN

De Gaulle a écrit sur la guerre de 14 à diverses époques de sa carrière. En tant que combattant, ses lettres à sa famille expriment déjà en maints endroits les jugements qu'il cisèlera plus tard. Dans ses cours et surtout dans *La France et son armée*, il évoquera les combats et les combattants. Enfin, il se référera souvent à l'exemple de la Nation armée, à la patience et au courage des troupes, à la victoire finale de 18, lors des épreuves de la deuxième guerre mondiale. Il ne manquera pas enfin de broser de vastes fresques d'histoire militaire lorsque, Président de la République, il commémorera avec solennité les engagements de 14-18.

Les responsabilités et causes de la guerre

L'avant-guerre est évoqué dans le chapitre de *La France et son armée*, intitulé « Vers la Revanche ». De Gaulle note qu'après 70, « l'Empire n'avait guère pensé à nous écraser de nouveau » [9]. En dépit d'une velléité de Bismarck en 1875, les transformations politiques et sociales résultant de l'unité allemande et de l'industrialisation d'une part, les tendances pacifiques de la III^e République, les ententes diplomatiques d'autre part, le vieillissement des chefs allemands enfin sont pour de Gaulle les éléments qui maintiennent le *statu quo* ; mais la « pente de l'Histoire ramène toujours les Germains à la lutte contre les Gaulois » [10].

En effet, dans le « peuple (allemand) travaillé par tant de passions refoulées, la modération ne dure point » [11]. Le personnel politique se modifie et « la voie est libre pour cette 'Weltpolitik', à quoi son dynamisme pousse l'Allemagne prolifique, exportatrice et conquérante » [12]. Cette politique nouvelle va se heurter aux droits acquis par d'autres puissances dans diverses contrées du monde, à une concurrence écono-

mique accrue, à des renversements des situations diplomatiques. Malgré quelques tentatives en direction de la mer, de la Russie ou de l'Orient, « une fois de plus 'l'ennemi héréditaire' va servir de cible à l'Allemagne », et « dans chaque crise c'est la France que vise Berlin » [13].

Dès lors, les préparatifs de guerre vont aller bon train en privilégiant l'offensive seule capable d'« écraser la France dans le plus court délai possible » [14] puis de se retourner vers la Russie. Les lois militaires de 1912 et 1913 permettent d'accroître les effectifs, d'utiliser largement les formations de réserve. Les armements ne cessent, depuis 1905, de se développer. Le plan Schlieffen (1905) qui « rompt avec les projets de Moltke » « vise à nous mettre rapidement hors de cause par un grandiose débordement à travers le territoire belge », ce qui suppose de « grandes unités très nombreuses et manœuvrières » [15]. Schlieffen discerne, après tant d'autres, que les plaines du Hainaut et de Flandre, de parcours facile, dépourvues d'obstacles naturels, riches en routes et voies ferrées, constituent pour de grandes masses, qui visent le cœur de la France, le terrain type de l'invasion (*Le Fil de l'épée* [16]) et dans *Vers l'armée de métier*, il évoque par deux fois : « le fameux plan 'qui reposait sur des réalités puissantes et nouvelles' » : « l'immense conversion réglée par Schlieffen » [17] [18].

Interprétant toujours Clausewitz dans le sens offensif et destructeur, les penseurs militaires allemands, en particulier Bernhardt, cité par de Gaulle (*La Prochaine Guerre* [19]) pensent que la stratégie, « ne ménageant rien ni personne, devrait systématiquement abrégier les résistances en donnant au futur conflit un caractère d'épouvante aussi brutal que possible » [20]. « Et chacun tient pour entendu que, dans la prochaine guerre, quel qu'en puisse être le prétexte, c'est vers Paris, d'abord, que coulerait le torrent » [21].

« Devant cette volonté permanente exprimée, la réaction française est lente. Mais toute une série d'incidents, d'« après négociations », de conflits, « font prendre à l'opinion conscience de cette conjonction de forces obscures que les Anciens eussent nommées Destin, Bossuet, arrêt divin, Darwin, loi de l'espèce, et qui pousse l'Europe à la catastrophe »... « Par-dessous les doctrines, les attitudes, les partis pris, se produit en réalité un sourd travail de l'instinct » [22]. Un changement de l'esprit public se manifeste et la « sollicitude remplace l'indifférence, sinon la désaffection que l'Etat témoignait à l'élément militaire »⁹ [23].

9. On retrouve l'esprit qui était celui d'après 70 et de Gaulle avoue que lui-même et sa génération voient venir la guerre et la possibilité de revanche avec une « sourde espérance ». C'est la Sainte Revanche.

Des lois « améliorent l'encadrement des unités », le « rythme de l'avancement », la condition des officiers et sous-officiers [24]. Le haut commandement est réorganisé.

En raison de la « dénatalité aiguë »¹⁰, en dépit de deux classes sous les drapeaux, le problème des effectifs se pose cruellement [25]. « ... Le service de trois ans s'impose en 1913, comme unique expédient applicable sur-le-champ. Solution radicale qui porte à 750 000 l'effectif de l'armée active », et la loi bien que « battue en brèche » à « peine promulguée » « remplira pourtant son objet » : « Quand coulera le sang de l'Archiduc, trois classes seront sous les drapeaux » [28].

Il adopte le point de vue général qui fait de l'Allemand l'agresseur, que l'offensive et la violation du territoire belge vont de ce fait favoriser. Il parlera de la guerre de 14-18 où la France se battait pour ne pas mourir [29]. De Gaulle ne cite que peu les hommes politiques, insistant davantage sur la préparation ou l'impréparation des peuples. Il souligne cependant que si Briand peut encore déclarer le 31 juillet 1914 : « Les Allemands, je les connais, ils ne sont pas fous, ils ne feront pas la guerre » [30], il a proposé comme président du Conseil la loi de trois ans. Il note l'évolution politique de Millerand, de Viviani, et surtout l'action soudain favorisée de Poincaré qu'il qualifie de « fidéicommissaire de notre vigilance » [31], avant d'écrire plus tard Poincaré fut « la raison de la France » [32]. Il évoque aussi l'action diplomatique de nos ambassadeurs, les frères Cambon, Delcassé, Barrère, Paléologue, mais c'est surtout la préparation psychologique du peuple français et tout spécialement de la jeunesse à laquelle il appartient qui le retient.

Dans les facteurs du redressement dont à peine, dit-il, « le contemporain peut ébaucher le contour pointillé » [33], il note l'influence de maîtres spirituels (Boutroux, Bergson, Péguy, Barrès) et la « maturité précoce d'une jeunesse qui sent venir la moissonneuse ».

3 | LA DÉCLARATION DE GUERRE

Ce qui frappe de Gaulle comme d'ailleurs tous les observateurs contemporains, c'est l'unanimité : « Pas un groupement ne se dresse pour condamner la mobilisation, pas un syndicat ne songe à l'entraver

10. Cette constatation a toujours frappé de Gaulle et il y revient sans cesse : « Sa dimension numérique, après une longue dénatalité, était moindre que celle des autres » (10/11/68) [26], comme il le rappellera le 6 septembre 1964 : « Les lois d'organisation, de recrutement, d'encadrement, mises en œuvre par la République, avaient donné à notre armée l'armature et, même, en dépit d'une dénatalité désastreuse, l'effectif qui la mettait à même d'accomplir les plus grands efforts » [27].

par la grève. Au Parlement, pas une voix ne manque au vote des crédits pour la guerre » [34]... Toutes « les ardeurs se trouvent à l'unisson »... « La levée en masse se déroule en ordre parfait »¹¹ [36].

« Le rappel des permissionnaires, la convocation des réservistes des unités de couverture, la subordination des chemins de fer à l'autorité militaire, la mise en place de la garde des voies et communications, la mobilisation générale des hommes, des chevaux, des voitures, la réquisition des approvisionnements font un spectacle grandiose, qui rend chacun optimiste et docile »¹² [37].

« Dès que paraît en blanc sur les murs le décret de mobilisation, 4 millions d'hommes — un quart de la population active — quittent ensemble la terre, l'usine, le bureau. » Et autour des affiches blanches du 2 août 1914, toutes les familles, toutes les régions, toutes les catégories sociales sont unies par la même résolution [38].

Il s'agit là d'une circonstance rare sinon unique où de Gaulle trouve l'unanimité nationale, « l'union sacrée », que son instinct de rassembleur lui fera toujours et toujours rechercher au-delà des vicissitudes, des événements et des hommes.

« ... Une levée en masse effectuée de bonne volonté, sans révoltes ni réfractaires, demeure un exemple sans précédent d'intelligence collective, objet de fierté pour ceux qui l'ont vécu et, bientôt, d'étonnement pour l'Histoire » [39].

4 | LES ARMÉES EN PRÉSENCE

Comme toujours elles sont sobrement décrites avec tous les détails et précisions nécessaires à la compréhension militaire des événements. En ce qui concerne l'armée allemande d'abord (car il n'est que peu fait allusion aux autres armées, autrichienne en particulier).

« Au printemps de 1914, l'Allemagne a mis sur pied 25 corps d'armée actifs, 11 divisions de cavalerie et organisé 28 divisions de réserve aptes à marcher en première ligne, le tout formant une armée de campagne telle que le monde n'en vit jamais » [40].

La force est considérable et « l'armée est dotée de l'outillage le plus puissant et le plus moderne » [41].

En ce qui concerne l'armée française, de Gaulle ne rappelle pas ou peu le nombre de corps d'armées ou de divisions, n'évoque pas le pro-

11. Et dans ses *Carnets* du 5 août : « Allons ! Décidément, c'est bien l'élan unanime, l'enthousiasme contenu que j'avais rêvé » [35].

12. « ... Aucune intrigue politique, aucun trouble administratif, aucun mouvement populaire ne contrariaient, en quoi que ce soit, le redressement attendu. »

blème des divisions de réserve et insiste surtout sur la discordance des effectifs : « Avec deux classes sous les drapeaux, nous aurons sous les armes 540 000 soldats, l'Allemagne 850 000 » [42], et le retard, toujours par comparaison, des crédits d'armement et d'outillage qui atteignent certes 240 millions pour la période 1911-1914 alors que « les Allemands dépensent le double » [43]. Il souligne également l'infériorité grave de nos moyens matériels : armes automatiques, nombre de pièces d'artillerie et surtout de coups à tirer, artillerie lourde, artillerie de siège, aérostation. Enfin, il rappelle avec un humour triste que nos troupes « gardent le pantalon rouge et le sac du Second Empire, font la soupe dans des plats de campement, emploient des téléphones sommaires, des jumelles rares et médiocres », alors que les moyens d'en face sont pratiques et perfectionnés [44].

Dans son discours du 6 septembre 1964, avec par conséquent plus de recul, il souligne que la France avait engagé dans la bataille des frontières un instrument de guerre plein de valeur et de ressort¹³ [45], mais que sans doute la routine et la démagogie avaient-elles eu de funestes effets quant à l'armement et quant à l'équipement¹⁴.

En bref, malgré des efforts d'adaptation, de réorganisation et de financement, la guerre est moins bien préparée de notre côté et « à l'heure d'en découdre l'armée allemande est prête à tirer, de plus loin et plus commodément, deux fois plus de plomb que la nôtre » [48].

De Gaulle en tire comme pour 70 la même leçon : « La première bataille montrera que rien ne compense les manques, erreurs, insuffisances sinon le sang des soldats, la ruine des biens, les atteintes à la Patrie » ; « mais on verra, dans le même instant, tout ce qui fut préparé, au cours de la longue veillée des armes, prendre soudain son sens et sa valeur... » [49].

A trois reprises, ce *si vis pacem para bellum* prend valeur rétrospective d'avertissement tragique. Dans la description des événements qui vont suivre, il précisera la balance des forces. « Soudain, d'un seul élan, du Haut-Rhin jusqu'à la Sambre, 1 200 000 Français entrent dans la bataille » [50] et un peu plus loin, « 74 divisions françaises, d'infanterie et de cavalerie, se portent en avant le même jour » [51].

Compte tenu des pertes et des délais de fabrication du matériel, le retard ne sera comblé que lentement. Le 8 septembre, il y aura encore 80 divisions françaises et anglaises contre 81 mieux armées [52].

13. Et encore : « Certes, la République mobilisa et mit en ligne dès les premiers jours une armée puissante, ardente et longuement préparée » [46].

14. Même écho (10/11/68) : « Mais cette armée était dépourvue d'artillerie lourde, insuffisamment dotée d'armes automatiques, médiocrement outillée en moyens de transmission, d'observation, de transport » [47].

Mais nous trouverons moyen de porter à trois millions dès la fin de 1915 l'effectif des combattants en ligne¹⁵ [53].

Et en 18, l'armée française pourra enfin faire la démonstration d'une supériorité définitivement acquise en tirant 600 000 obus par jour, en faisant voler 3 000 avions, rouler 80 000 camions, attaquer 3 000 chars [54]. La situation chiffrée s'est renversée mais au prix d'un effort colossal dont de Gaulle souligne à plusieurs reprises « qu'aucun peuple n'en fit autant » [55].

5 | HAUT COMMANDEMENT ET PLANS D'OPÉRATIONS

On sait que dès 1911 le généralissime désigné, qui jusqu'alors se trouvait à l'écart des décisions du ministre, est investi dans la personne de Joffre du « rôle principal dans la préparation de l'instrument qu'il aurait à conduire » [58].

Sa compétence (il est sapeur) et sa minutie sont pour beaucoup dans la précision de la mobilisation et de la concentration. De Gaulle note que sur 25 000 trains mis en marche pendant les premiers jours, 19 seulement subissent des retards [59]. Et l'« on ne saurait nier qu'avant 14 la France se fût préparé un commandement d'une réelle valeur » [60].

Dès le début des opérations cependant, la conception initiale du commandement avait dû subir de profonds changements. « Alors que l'on pensait (plan XVII), d'abord, saisir l'initiative, en portant de l'ouest vers l'est quatre au moins de nos cinq armées, il avait fallu hâtivement en orienter trois au nord. Au lieu que la décision se disputât en Lorraine, comme cela était escompté, elle aurait lieu en Belgique » [61].

L'action de guerre est décidément contingente.

Après la bataille des frontières, « Joffre a vu s'écrouler son plan, démentir des renseignements, infirmer des ordres » [62]. Aussi, « les premières batailles foisonnent-elles d'erreurs dans la conduite des troupes et font-elles soudain éclater des mérites ou des défauts jusque-là méconnus » [63]. « Tour à tour, il apprend l'échec d'Alsace, l'extension au Nord de la Meuse du mouvement tournant de l'ennemi, la présence en première ligne des corps de réserve allemands, l'issue

15. « Indépendamment des précieux contingents qui lui vinrent d'Afrique et d'Asie, la France a fait combattre au total sept millions huit cent mille hommes, 20 % de sa population, soit un pourcentage sans égal (10/11/68) » [56]. Au prix de l'appel de six classes nouvelles et de la mobilisation de tous, chacune de nos divisions fut en moyenne engagée dix fois (certaines jusqu'à dix-sept) « et n'était relevée du combat (en particulier à Verdun) qu'après avoir perdu le tiers de son effectif » [57].

malheureuse de notre offensive en Lorraine et dans les Ardennes, le repli de Lanrezac et de French débordés après Charleroi » [64].

Les mauvaises nouvelles se succèdent : « On n'a pu se rétablir sur la Meuse, on ne le peut sur l'Aisne, le pourra-t-on sur la Marne » ? [64].

Une notation concerne l'entourage de l'état-major qui affecte l' « optimisme professionnel » mais « il n'y a pas d'illusions pour le général en chef » [64]. Mais « ce fut la fortune de la France que Joffre, ayant mal engagé l'épée, ne perdit point l'équilibre »¹⁶ [65]. « Discernant que le recours n'était qu'en lui-même¹⁷ il s'affranchit des théories et dresse contre l'événement sa puissante personnalité. » Il domine « le tumulte des mauvaises heures par le bon sens, l'obstination et jusque par une nature physique insensible aux péripéties » [68]. Dès Charleroi, il a « fixé son dessein » et s'y tiendra. Il va renforcer la gauche aux dépens de la droite, refuser la bataille et pour préparer l'offensive quand le mouvement sera propice, « il saura sacrifier Mulhouse, prélever sur la Lorraine, risquer de perdre Verdun » [71]. « Il sera sourd à l'angoisse des ministres¹⁸. Il passera outre aux craintes de Paris »... « Il maintiendra la cohésion des armées qui plient sans se rompre. » Et grâce à lui, les armées sauront se tourner et frapper à la fois. Il est vrai, note de Gaulle, dans *Le Fil de l'épée* [73], que « rien ne vient de Paris, non plus que de Bordeaux, gêner Joffre dans ses décisions ».

Ainsi « la victoire de la Marne vint couvrir de gloire le chef qui sut s'affranchir des théories construites dans l'abstraction et induire sa conception des circonstances dont son esprit embrassait l'ensemble, discernant la conjonction favorable qu'elles offrirent soudain dans les premiers jours de septembre : dispositif vicieux de l'ennemi, avantage du terrain en notre faveur, couverture de nos flancs par des places fortes, état moral de l'armée et du pays, résolution et sang-froid du gouvernement » [74].

De Gaulle souligne donc le caractère inadapté des plans dressés

16. Déjà dans les *Carnets* (14/9/14) [66], « il (Joffre) a choisi un nouveau terrain, échappé sans à-coups à l'étreinte ennemie et modifié complètement la disposition défectueuse de ses forces »... et aussi, « le général Joffre n'a pas voulu compromettre ses troupes dans une partie mal engagée » [67].

17. « Joffre, à son quartier général installé successivement à Vitry-le-François, à Bar-sur-Aube, à Romilly, avait vu se succéder les mauvais coups qui le frappaient en même temps que ses soldats [69]. Mais la maîtrise de soi, la lucidité, l'obstination, qui marquaient essentiellement sa puissante personnalité, préservèrent le général Joffre de ce renoncement du chef par où passe toujours le désastre. Au contraire, dès qu'il eut discerné l'effondrement de son plan, il se dressa vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des autres comme d'autant plus résolu à l'emporter sur de nouvelles bases » [70].

18. « Ce sera l'éternel honneur du maréchal Joffre d'avoir su prendre sur sa personne dans ces jours-là tout ce que la guerre contenait de responsabilités, y compris celles qui ne lui revenaient pas de droit » [72].

a priori et la puissante personnalité du responsable suprême. Il reprendra le portrait de Joffre dans le discours commémoratif de la Marne (voir n. 17, p. 47), puis de façon concise et synthétique le 10 novembre 1968 [75] : « Joffre, qui après la surprise malheureuse du début sut décider, imposer et diriger la manœuvre et l'offensive qui ont sauvé notre pays. »

Nous retrouverons le haut commandement et ses responsabilités en 1918 et c'est Foch qui l'assume quand il faudra « cette composition de tous les efforts en un seul, cette obstination à doubler constamment la mise, cette passion du risque qui sont l'essence de la stratégie » [76].

« Foch se présente » ; « ses atouts sont les armées alliées renforcées en effectifs et en matériel ». « Mais, lui appartiennent en propre : l'honneur de s'être imposé, le mérite d'avoir su risquer les enjeux suprêmes, la gloire d'une affaire menée par gradation, sinon jusqu'au triomphe, du moins jusqu'à la victoire. D'ailleurs, stratège accompli dont on ne saurait critiquer aucune des lignes ni des flèches, par quoi ses ordres se dessinent sur les cartes » [76].

Le 10 novembre 1968, le portrait est le suivant : Foch, « qui à force de capacité, de volonté et d'autorité, rétablit le front ébranlé, prit à son compte la charge et l'honneur insignes de commander en chef toutes les forces des alliés¹⁹ et régla leur marche en avant jusqu'à ce que l'ennemi fût contraint de venir se rendre à Rethondes pour ne pas rouler au gouffre d'un désastre illimité » [77]. Foch constitue, à n'en pas douter, un des modèles de De Gaulle²⁰.

6 | LE PREMIER CHOC

Le premier choc, de Gaulle le reçut dans la région de Dinant. Il nous dit : « Le premier choc est une immense surprise »²¹ et « moralement, les illusions dont on s'était cuirassé, sont emportées en un

19. « Foch en personne m'avait naguère appris, qu'il ne pouvait y avoir de commandement interallié valable qui ne fût désintéressé » [78].

20. En captivité, dans ses conversations il parlait de Foch : « Noble figure, lumineuse d'intelligence » ; « ... croyez-moi, Plessy, c'est celui-là qui finira par gagner », in *La Génération du feu*.

21. Dans son discours du 6 septembre 1964 presque mot pour mot, « le premier choc avait été une immense surprise ». La citation complète est :

« Stratégiquement, l'envergure du mouvement tournant de l'ennemi et l'emploi qu'il fait de ses unités de réserve bouleversent, d'un seul coup, notre plan.

« Tactiquement, la révélation de la puissance du feu rend caduques, à l'instant même, les doctrines en vigueur.

« Moralement, les illusions dont on s'était cuirassé, sont emportées en un clin d'œil » [80].

Concernant ceux qui vont affronter le feu il avait noté : « Les troupes sont absolument admirables. »

clin d'œil » [79]. « Cette surprise agit sur toute l'armée, qui, entre le 20 et le 23 août, passe de but en blanc d'une sécurité parfaite au paroxysme du danger » [81]. La description qui suit reflète à l'évidence une situation vécue. « La grande unité s'est formée en colonne. D'abord, la troupe a pu se figurer qu'il s'agissait d'une manœuvre semblable à tant d'autres ; même ordre des rangs et des files, mêmes spectacles pittoresques, mêmes menues duretés de la marche : soleil, poussière, poids du sac » [82].

De Gaulle est toujours un observateur précis, minutieux, qui accumule soigneusement des « croquis ».

Soudain, « le grondement du canon fait sourdre une impression de crise... ». « La rencontre avec l'ennemi revêt une forme brutale... Les avant-gardes françaises heurtent donc à l'improviste une ligne de feux installée... » [82]. « L'infanterie a quitté la route. Déployée à travers champs en ligne de petites colonnes, elle progresse vers le drame inconnu. La marche d'approche, cette fois, n'est plus une fiction de polygone. »

En silence, la gorge serrée, regardant leurs chefs qui se forcent à sourire, les hommes vont, anxieux mais résolus²² [83].

« Soudain, au passage d'une crête, au débouché d'un bois, au sortir d'un cheminement arrivent les premiers obus... Bientôt, le tir se précise... On voit, non sans stupeur, s'effondrer les premiers cadavres... C'est alors qu'entrent en jeu les projectiles d'artillerie lourde » [83]. Tout est dit sur l'étonnement et aussi le traumatisme moral qu'entraînent ces barrages et qui frappe également les troupes en réserve²³, sur les incertitudes de la localisation de l'ennemi, sur la difficulté ou même l'impossibilité de la désignation des objectifs, de la combinaison de la manœuvre, sur la « grêle des balles » qui blessent et tuent en silence, sur le « tonnerre des obus », « l'ouragan de feu », sur la difficulté de coordonner l'action de l'infanterie et celle de l'artillerie dont les préparatifs sont obligatoirement longs.

7 | LES OPÉRATIONS

Elles sont décrites avec sobriété et de Gaulle s'attache à en souligner les leçons tant en ce qui concerne les conséquences écono-

22. Dans les *Carnets* (14/8/1914) on relève : « Deux secondes d'émotion physique : gorge serrée... Ils ont commencé par être graves puis la blague reprend le dessus et ne les quittera plus » [84] (et) dans une courte nouvelle, le baptême, en septembre 1914 : « Les officiers à leur place, volontairement impassibles, sentaient posés sur eux les regards obliques des soldats » [85].

23. « La troupe accède au champ de mort ébranlée d'avance moralement » [86].

miques et morales de la progression ennemie que le caractère épuisant de la guerre de positions, ou celui de plus en plus efficace des « béliers » [86 bis] qui vont frapper l'ennemi en 1918 avant qu'épuisé à son tour, il ne sollicite l'armistice.

La retraite après les combats de la frontière où les troupes n'avaient, quel que soit le terrain d'opération, montagnes des Vosges, plateau lorrain, pays de Meuse, forêt des Ardennes ou plaine de Charleroi, qu'une mission générale : « Avancer pour refouler l'ennemi, partout où on le rencontrera » [87], va découvrir « les œuvres vives de la France » [88].

Dans une lettre à ses parents, il écrit fort justement, au point de vue tactique : « Les Allemands se sont trouvés servis au début par l'excès de nos qualités »²⁴. Il reprend ce propos à plusieurs reprises en particulier le 6 septembre 1964, entre le 20 et le 23 août : « Nous avons été jetés sur toute la ligne, au prix des pertes les plus graves, dans une ruée inconsidérée... A grand-peine, notre armée décimée avait pu en se repliant échapper au pire désastre... Il aurait suffi quelque part d'une fausse manœuvre ou d'une défaillance pour que l'ensemble fût disloqué... » [91]. Le commandement s'est laissé surprendre par l'immense conversion réglée par Schlieffen. « En neuf jours, voilà perdus Lille..., etc., menacés, les ports de la Manche ; abandonnées, nos mines de charbon et de fer, les plus actives de nos usines, les meilleures de nos terres à blé et à betterave ; asservi, le sixième de la population française ; abordée, la capitale ; déplacé, le gouvernement » [92].

Dans ces conditions, gagner la bataille de la Marne relève de l'« incroyable gageure ». Il évoquera ce désastre initial auquel nous avons échappé par une chance inouïe (rétablissement au bord de

24. Ce jugement sur la Marne et les premières opérations, il le porte très tôt. Dans une lettre du 12 septembre 1914, il analyse les « raisons profondes de nos échecs du début » : « Partout des offensives trop rapides de la part de notre infanterie que notre artillerie n'a pas le temps de soutenir et qui nous faisaient perdre un monde énorme ; insuffisance, depuis longtemps connue du reste, d'un trop grand nombre de généraux de division, ou de brigade qui ne savaient pas utiliser les différentes armes en liaison les unes avec les autres. Enfin, au point de vue stratégique, retard sensible de notre mobilisation sur la mobilisation allemande et surtout retard grave des Anglais précisément au point décisif à notre extrême gauche. Heureusement l'extrême sang-froid et la décision de notre haut commandement et la valeur incomparable de notre artillerie et de notre infanterie nous ont permis de rétablir les affaires »... [89].

Et encore (14/9) : « Au point de vue tactique, les Allemands se sont trouvés servis au début par l'excès de nos qualités. Sur tous nos champs de bataille du début l'infanterie a attaqué furieusement et d'ailleurs inconsidérément. D'autre part, un commandement de corps d'armée et surtout de divisions et de brigades trop souvent vieilli, sans grande initiative et sans décision suffisante ne sut pas donner à l'artillerie et au génie les ordres qu'il fallait pour l'appuyer au moment voulu » [90]. Sur la bataille des frontières, voir aussi : *AM* 181, 233 ; *FE* 147.

l'abîme) [93]. Cette chance s'appelle Joffre et aussi le courage de l'armée. Il dira encore en évoquant nos grands redressements : « Nous avons gagné comme par miracle la bataille de la Marne » [94].

Mais la bataille de la Marne s'engage et de Gaulle évoque la « stupeur dont notre offensive frappa, soudain, l'adversaire » [95], en soulignant « le débordement de leur aile par Maunoury, sur l'Ourcq l'avance de Franchet d'Esperey, puis de French, dans l'intervalle de leurs deux armées de droite, la résistance de Foch et de Langle, en Champagne, le retour offensif de Sarrail sur Verdun, le rétablissement de Castelnau et de Dubail de part et d'autre de la trouée de Charmes ».

Dans *La Discorde chez l'ennemi* et encore dans *Le Fil de l'épée*, de Gaulle évoquera et étudiera la faute et la désobéissance de Kluck : Même si l'ennemi n'est pas brisé... et « si dans l'ordre matériel rien ne commandait sa retraite..., il est surpris : le charme était rompu..., psychologiquement la partie était dès lors jouée »²⁵ [96].

La course à la mer n'est que peu évoquée.

La guerre de positions sur un front stabilisé, très meurtrière, est surtout décrite à l'échelon du combattant.

« Toutes les opérations d'offensive et de défensive furent menées (par les Allemands) avec une détermination et une ténacité extrêmes » (10/11/68) [98]. Les « luttes ingrates » de 1915, les « mornes hécatombes » de Champagne²⁶ [99], d'Artois, de la Somme sont évoquées pour leur consommation d'obus et les pertes qu'elles entraînent²⁷.

L'esprit militaire avait été de nouveau saisi par l'abstraction.

« Les attaques de l'hiver 14-15 procédaient directement de l'opinion que l'offensive était par elle-même avantageuse et qu'il convenait de l'entretenir, quelle que fût l'insuffisance manifeste de nos moyens » [101]. Puis « la percée devint une entité supérieure et comme divine et notre effort consista à accumuler de l'artillerie

25. Il regrettera également le manque d'imagination opérationnelle et plus spécialement le non-emploi de la cavalerie (thème que reprendra le général Chambe dans *Adieu cavalerie*) : « Après Charleroi, à ne voir que la carte, on pouvait tout espérer du groupement d'Amade opérant sur le flanc de Kluck » [97].

26. Dans les *Carnets* on relève cette notation concernant les attaques locales en Champagne : « Les fantassins qui y ont pris part et qui y ont survécu se rappellent avec tristesse et amertume ces terrains d'attaque lamentables où chaque jour de nouveaux cadavres s'entassaient dans la boue immonde ; ces ordres d'assaut coûte que coûte donnés par téléphone par un commandement si lointain après des préparations d'artillerie dérisoires et peu ou point réglées ; ces assauts sans illusion exécutés contre des réseaux de fils de fer intacts et profonds où les meilleurs officiers et les meilleurs soldats allaient se faire prendre et se faire tuer comme des mouches dans des toiles d'araignée » [100].

27. Il les évoquera en fonction de leurs aspects tactiques et matériels dans *Le Fil de l'épée* et *Vers l'armée de métier* (et aussi une conférence).

et de l'infanterie dans un secteur du front choisi et à tâcher d'enlever les tranchées allemandes sur toute leur profondeur » admettant que « la victoire serait acquise dès que nos vagues d'assaut auraient atteint le 'terrain libre' » [102].

Il parlera assez peu de Verdun, où il était tombé, dans ses écrits d'avant-guerre... (les troupes se faisaient hacher à Verdun). C'est en 1966 qu'il évoque la lutte si dure... la lutte si sombre... le terrible ordre du jour... le gigantesque affrontement.

« De part et d'autre de la Meuse, dans un secteur étroit de 24 km, entre le 21 février 1916 et le 7 septembre 1917, les armées de deux grands peuples guerriers tentèrent de se broyer mutuellement » [104 bis].

Se succèdent sur les deux rives de la Meuse des « actions brutales à l'extrême, qui consistent à concentrer sur un objectif limité le feu intense des batteries, puis à donner l'assaut aux défenseurs décimés et atterrés par l'inferral bombardement ».

... « La bataille enfermée dans un étroit champ clos, n'est (...) que la mise en œuvre d'une énorme et écrasante machinerie de la destruction » [104 bis]. Puis ce sont les combats de 1917²⁸ et 1918 et après « l'opération limitée » [105] de Villers-Cotterêts²⁹, c'est bientôt « tout le front (qui) est en mouvement, de Verdun à la mer du Nord » [107].

...

« Nos opérations offensives de l'été et de l'automne 17 en Flandre sur la rive gauche de la Meuse et à la Malmaison s'adaptaient aux conditions générales du moment » [108].

Ce même caractère d'adaptation aux circonstances et d'opportunité marqua notre défensive du printemps de 1918 et, dès juillet, l'« équilibre était définitivement rompu en notre faveur » [109].

« Dans la bataille qui, en trois mois, accule l'ennemi à la capitulation, l'armée française fait la démonstration d'une supériorité définitivement acquise » et c'est la fin... : « Encore, dans le moment où l'Allemand implore l'armistice, un ultime assaut préparé par

28. L'offensive du Chemin des Dames (avril 1917) est l'occasion d'une « crise générale » du moral. Elle fut « conçue en dehors des circonstances du moment », celles-ci ne lui étaient pas favorables [103]. « Il n'était pas douteux que nos vagues d'assaut allaient rencontrer un adversaire alerté, préparé et dont le moral était au plus haut. Le terrain choisi était difficile pour l'attaque, le mauvais temps ne cessait point » [104]. De plus le moral était médiocre et le gouvernement hésitant.

29. « Quand le Commandement français prescrit la contre-offensive du 18 juillet 1918, à l'est de Villers-Cotterêts, le dispositif, les moyens, les positions, l'état moral des Allemands lui sont connus. Il peut calculer ce qu'il lui faut engager de troupes et de matériel pour s'assurer la supériorité » [106]. Celle-ci est souvent citée comme modèle de préparation et d'exploitation du renseignement.

Castelnau, de la Lorraine vers ses communications, allait-il l'acculer à quelque immense Sedan »³⁰ [110] que de Gaulle comme Foch, Louis Marin et tant d'autres regretteront toujours.

8 | LES ARMÉES FRANÇAISES

a / Le commandement

En dehors du haut commandement précédemment évoqué, de Gaulle cite des officiers généraux responsables d'armée qui se sont distingués : Maunoury, Franchet d'Esperey³¹, Gallieni dont il évoque l'action mais ne la tient pas pour aussi décisive que celle de Joffre : « Pour nous, c'était le moment ou jamais, Gallieni, gouverneur de Paris, le vit et en rendit compte. Le Généralissime saisit aussitôt l'occasion » [114]; De Langle, de Castelnau, Dubail pour les combats de 14, Pétain en 16 et 17. Il évoque dans *Vers l'armée de métier* les « ordres du jour farouches » de Joffre et de Gallieni [115]. En 18, il remarque qu'aux Dubail, Castelnau, Ruffey, Langle de Cary, Lanrezac, Gallieni, Maunoury, d'Amade, grands chefs qui durent porter le poids « des expériences, se sont peu à peu ajoutés ou substitués des généraux, Franchet d'Esperey, Sarrail, Fayolle, Guillaumat, Nivelles, Maistre, Gouraud, Mangin³², Humbert, Debenev, Degoutte, etc., passés maîtres dans cette tactique brutale qu'impose la lutte du canon contre la mitrailleuse retranchée » [116]. Il convient de remarquer que cette énumération et cette opposition ne sont pas tout à fait exactes, que Dubail, de Castelnau, de Langle de Cary ont conservé de grands commandements pendant toute la durée de la guerre et que Franchet d'Esperey comme Foch furent pourvus rapidement de hautes responsabilités.

Lanrezac, commandant la Ve armée et qui fut limogé par Joffre,

30. Ce regret est à nouveau exprimé dans *Vers l'armée de métier* : « Que serait-il advenu des troupes allemandes en pleine confusion si l'armistice n'avait pas empêché le déclenchement de notre offensive de Lorraine prévue pour le 14 novembre 1918 ? Les ponts du Rhin saisis, vers Coblenze et plus au sud, en arrière des vaincus épuisés, quel Sedan gigantesque aurait marqué l'histoire ? » [111]. Dans *Le Fil de l'épée* : « La victoire fermant ses ailes, à peine eut-elle pris son essor » [111 bis]. Regret encore exprimé en 1968 [112].

31. « Plein d'audace aussi bien que de sens pratique. » Dont il dira plus tard en 1967 : « Ce grand soldat n'a jamais fléchi dans son pur et clairvoyant patriotisme » [113].

32. Sur Mangin (celui qu'il préférerait), il déclarait à Plessy, en captivité : « Admirez cette belle tête de sanglier, voilà bien ce qu'il nous fallait pour bousculer l'adversaire » (*La Génération du feu*, p. 220). Il parle aussi de son « audace calculée ». « L'homme qui répond le mieux à ce que cette opération décisive doit comporter d'élan bien préparé, d'énergie méthodique, de risque sciemment couru, c'est-à-dire le général Mangin » [117].

est entièrement réhabilité par de Gaulle qui le donne en exemple de l'indiscipline victorieuse : « Ainsi Lanrezac, sauvant son armée après Charleroi, en rompant le combat malgré les ordres reçus » [118].

Dans le discours du 6 septembre 1964, il évoque encore la « capacité manœuvrière » de Lanrezac. A aucun moment, tout en évoquant les défaillances, en particulier initiales, il ne reprend la boutade qu'il aurait faite comme jeune capitaine : « Nous sommes commandés par des épiciers. »

Nivelle, cité, n'est nullement stigmatisé pour ses défaillances coupables. Pétain, le commandant du 33^e RI à la mobilisation, est décrit comme le chef qui « inculque à l'armée l'art du réel et du possible. Du jour où l'on dut choisir entre la ruine et la raison, Pétain s'est trouvé promu. Excellent à saisir en tout l'essentiel, le pratique, il domine sa tâche par l'esprit » [119]. De Gaulle souligne le caractère de ce chef, de ce « maître dont on sait qu'il a dédaigné la fortune des serviteurs », la puissance de son « esprit critique sauvegardé des faveurs banales », la « grandeur de (son) indépendance qui reçoit l'ordre, capte le conseil, mais se ferme aux influences », sa lucidité, la confiance qu'il inspire.

Il dira aussi qu'il a « le goût du concret, le don de la mesure, le sens des réalités » ; « Il n'engage l'armée française qu'après avoir méthodiquement tout disposé pour le succès »³³.

Et quand on connaît les qualités préférées de De Gaulle, ce n'est

33. Enfin, il lui reconnaît ce don particulier des grands chefs, celui de donner des ordres : « On demandait au maréchal Pétain ce qui lui paraissait, dans l'action, réclamer le plus grand effort : 'c'est d'ordonner', répondit-il [120].

« Mon premier colonel : Pétain me démontra ce que valent le don et l'art de commander » [121].

Et dans la dédicace du *Fil de l'épée*, Ch. de Gaulle n'écrivit-il pas : « Cet essai, Monsieur le Maréchal, ne saurait être dédié qu'à vous car rien ne montre mieux que votre gloire, quelle vertu l'action peut tirer des lumières de la pensée. »

Sans reprendre la question de G. P. dans son ensemble on notera que jamais de Gaulle ne contestera la valeur militaire de Pétain lors de la première guerre mondiale. Mais il a souvent noté qu'il l'avait vu mourir en 1925 (*LNC* IV 87, 424, 595 ; *MG* III 29).

Il est vrai qu'il ajoute : « Prestige du secret, ménagé par la froideur voulue, l'ironie vigilante et jusque par l'orgueil dont s'enveloppe cette solitude » [122].

A rapprocher du très curieux projet de portrait charge, inachevé et inédit : « artiste par l'aptitude à discerner le trait essentiel, affranchi de l'entourage, impénétrable, et même une ombre d'ironie dont il fait un rempart pour sa pensée et pour son repos... ayant par un long effort imprégné à son caractère et jusqu'à son apparence une froideur qui, le jour venu, lui fera un prestige. Ayant par nature et par réflexion, le goût de l'action longuement mûrie et préparée où la méthode se déploie... Plus de grandeur que de vertu » [123].

L'analyse du caractère est profonde, mais jamais il ne ménagera au chef du 33^e RI, au chef de Verdun, au commandant en chef des forces françaises qui sut maîtriser les mutineries et préparer la victoire de 18, son admiration pour son sens du réel, son dédain de l'*a priori* dogmatique (« il était bien dangereux selon le colonel Pétain d'arrêter ainsi *a priori* la forme de toute action de guerre » [124]), son adaptation aux circonstances (pour la manœuvre, la concentration des feux), sa lucidité, son caractère.

pas un mince compliment. Il saura traiter les mutineries de 17 comme une maladie de surmenage : « Il ranima l'armée française en guérissant son moral blessé » (10/11/68) [125] et Foch ne gagnera que grâce à l'instrument agencé par Pétain³⁴.

b / Les officiers

De Gaulle a vécu cette guerre comme officier d'infanterie. Il a noté dès le premier choc que, « ainsi qu'il est prescrit, les chefs précèdent leurs troupes », que dans la marche en avant « les chefs se forcent à sourire ». Il évoque aussi « le calme affecté d'officiers qui se font tuer debout » [126]. Dans la guerre des tranchées, « sur la base de départ, les officiers partent en reconnaissance et en reviennent 'l'air grave', les 'traits tendus' [127], les chefs répandent quelques encouragements, s'assurent des présences » [128].

A l'approche de l'heure de l'assaut, « les chefs sentent les regards fixés sur eux. Se contraignant au calme, ils passent le long des lignes, indiquent l'objectif, montrent les directions ». « Les liens de la discipline se resserrent autour de chacun », puis ils « font un geste » et « derrière eux, machinalement, la gorge serrée, les tempes bourdonnantes, les soldats montent à l'assaut » [129].

Dès que l'action est déclenchée, « le Commandement, isolé de tous, demeure sans nouvelles et sans moyens d'action » [130]. Les officiers subalternes mêlés à la troupe participent à ces combats isolés et multiples qui caractérisent cette action de guerre. Souvent, « un chef énergique donne l'exemple et impose sa volonté » [131]. De Gaulle trois fois blessé a été de ceux-là. Il pourra dire : « J'ai fait la guerre dans l'infanterie et je me suis toujours demandé comment j'en suis sorti vivant »³⁵. Il gardera toujours beaucoup d'estime pour ses supérieurs de cette époque (Lettres au colonel Boudhors, au général Toulorge).

34. Pétain traite la maladie comme un « surmenage ». « S'il s'applique, tout en réprimant, à remédier aux peines du soldat, allonge les repos, augmente la solde, met plus de paille aux cantonnements, s'il soigne l'amour-propre, invente brisques et fourragères, répartit plus justement croix, médailles, citations, jusque-là distribuées dans l'ordre inverse des périls connus, s'il rapproche les chefs de leur troupe, provoque l'avis des petits, se pique de faire comprendre à tous le pourquoi de ses décisions, sa thérapeutique consiste surtout à détendre et à refaire » [125 bis].

« L'art militaire a pour traits essentiels : la prévoyance, la méthode, l'organisation, puis, quand l'action est déclenchée avec son flot habituel d'alarmes et de faux-semblants, une sérénité silencieuse que ne doivent ébranler ni les secousses, ni les mirages, et à laquelle, du fond de leur angoisse, les subordonnés répondent par leur propre abnégation. Ces dons de chef, Pétain les possède par excellence » [125 bis].

35. Le 14 août, il note : « Comment je n'ai pas été percé comme une écumoire durant le trajet (Dinant) ce sera toujours le lourd problème de ma vie » [132].

c / La troupe

Nous savons qu'elle s'est rassemblée dans le calme et la discipline et qu'elle s'est portée résolue aux frontières.

Puis de Gaulle nous l'a décrite « déployée à travers champs en ligne de petites colonnes » progressant « vers le drame inconnu... » [133]. Plus loin : « et de courir le cœur battant, à travers les champs moissonnés de cette fin de mois d'août (comment ne pas évoquer Péguy), la main serrant le fusil dont on diffère de se servir, la hanche froissée par l'outil dédaigné... » [134].

Sous le feu de l'ennemi, de mieux en mieux « ajusté, concentré », « ceux qui survivent se couchent, atterrés, pêle-mêle avec les blessés hurlants et les humbles cadavres » [135].

Et, « baïonnettes plantées aux fusils par quelques sections obstinées, clairons qui sonnent la charge, bonds suprêmes d'isolés héroïques, rien n'y fait. En un clin d'œil, il apparaît que toute la vertu du monde ne prévaut point contre le feu »...³⁶ [136].

Pendant la guerre de positions, de Gaulle décrit la vie du « poilu », qui connaîtra toujours et partout « la boue³⁷, la tanière, le fardeau » [138], plus spécialement avant l'attaque et pendant le combat.

« On part à la nuit tombante, lourdement chargé, le cœur étreint, mais résigné à l'événement... » [140]. « La troupe, fractionnée avant d'entrer dans la zone battue, gagne par groupes les tranchées de départ. La marche devient, à chaque pas, plus pénible... » Sur la base de départ, « chacun vérifie ses armes, essuie son fusil souillé, s'assure de ses grenades, arrime son outil, répartit ses vivres »... [141]. « Il faut attendre l'heure. »

Et toujours l'observateur précis et malicieux : « Des loustics essaient de réagir par quelques plaisanteries forcées. Des sages parviennent à somnoler. La plupart, silencieux, se replient sur eux-mêmes... » [142]. Le froid brouillard du matin fait gretter les hommes fatigués... Protégés par le bombardement, exaltés par le bruit et par leur propre fièvre, les fantassins hasardent leurs regards au-dessus du parapet. » Et c'est l'assaut « où l'infanterie achève de faire tuer ses chefs et ses meilleurs soldats » [143].

Si à l'inverse c'est l'ennemi qui attaque après une préparation intensive d'artillerie : « Au milieu de cet ouragan, les fantassins se terrent, assourdis, hébétés, par les explosions qui les assomment et les renversent... » [144]. « Au fond des tranchées bouleversées, les

36. « La bataille des frontières révèle soudain à notre infanterie la foudroyante puissance du feu » [137].

37. « La boue, ennemi redoutable des troupes qui ne bougent guère » [139].

CHAPITRE II / <i>Le soldat à travers les âges</i>	207
1 / Le soldat de l'Antiquité	207
2 / « Origines » de l'armée française	210
<i>a</i> / Organisation	210
<i>b</i> / L'armement	212
<i>c</i> / Les chefs	213
<i>d</i> / La troupe	214
<i>e</i> / Les batailles et faits de guerre	214
<i>f</i> / Nature des opérations, tactique de combat	215
<i>g</i> / Discipline. Idéal et état d'esprit	217
<i>h</i> / Naissance du patriotisme	218
3 / L'armée de l'Ancien Régime	218
<i>a</i> / La nature des opérations militaires	218
<i>b</i> / Le recrutement des soldats	219
<i>c</i> / Les officiers	220
<i>d</i> / Le commandement supérieur	221
<i>e</i> / Condé et Turenne	222
<i>f</i> / L'organisation de l'Armée royale	223
<i>g</i> / Les unités, l'armement	225
<i>h</i> / Tactique et stratégie	225
<i>i</i> / L'honneur et l'« esprit de corps »	227
<i>j</i> / L'esprit classique et les idées nouvelles	228
4 / Les guerres de la Révolution et de l'Empire	229
<i>a</i> / Événements politiques	230
<i>b</i> / Signification des guerres de cette période	231
<i>c</i> / Recrutement et composition de l'armée	232
<i>d</i> / Le haut commandement. Carnot et Napoléon	234
<i>e</i> / Généraux et officiers	237
<i>f</i> / La troupe. Le soldat de la Révolution	241
<i>g</i> / Le soldat impérial	243
<i>h</i> / Tactique et stratégie	244
<i>i</i> / Les forces morales	247
5 / D'un désastre à l'autre (1815-1870) et au-delà	248
<i>a</i> / L'armée et le « temps de paix »	248
<i>b</i> / Les guerres « coloniales »	251
CHAPITRE III / <i>La guerre de 1870 et ses enseignements</i>	259
<i>a</i> / Napoléon III	260
<i>b</i> / Le gouvernement de la Défense nationale. Léon Gambetta	263
<i>c</i> / L'organisation militaire	266
<i>d</i> / L'armement	267
<i>e</i> / Les places fortes. La « funeste théorie des camps retranchés »	267
<i>f</i> / La troupe	268
<i>g</i> / Les cadres subalternes	269
<i>h</i> / Le haut commandement	270
<i>i</i> / Doctrine	273
<i>j</i> / Stratégie et état-major	274
<i>k</i> / Tactique et opérations	275

<i>l</i> / Le siège de Paris et la résistance des places fortes	276
<i>m</i> / Capitulation militaire et préliminaires de paix	276
<i>n</i> / Le sursaut national	277
<i>o</i> / Jugement d'ensemble	277
<i>p</i> / De quelques autres considérations	279
<i>q</i> / Les sources	280
<i>r</i> / L'adversaire	281
<i>s</i> / Causes profondes et conséquences	281

LE TECHNICIEN

CHAPITRE PREMIER / *Les armes* 287

1 / La solidarité et la liaison des armes	287
2 / L'infanterie	288
<i>a</i> / Historique de l'infanterie	289
<i>b</i> / Tactique de l'infanterie	291
<i>c</i> / Esprit de corps. Les souffrances de l'infanterie	294
3 / L'artillerie	295
<i>a</i> / Historique de l'artillerie	295
<i>b</i> / La tactique de l'artillerie et son influence sur les autres armes	299
<i>c</i> / Artilleurs	301
4 / La cavalerie	302
<i>a</i> / Historique de la cavalerie	302
<i>b</i> / Tactique de la cavalerie	304
<i>c</i> / Les chefs. L'esprit cavalier	305
5 / Génie. Transmissions	305
6 / Aviation	307

CHAPITRE II / *L'arme blindée et la guerre mécanique* 313

1 / De Gaulle, théoricien des chars	314
<i>a</i> / La cuirasse et le moteur	315
<i>b</i> / Le corps motorisé	316
<i>c</i> / Le combat des chars	317
<i>d</i> / Précurseurs, émules, partisans, adversaires	319
<i>e</i> / Les soutiens	329
2 / La guerre scientifique (électronique)	331

CHAPITRE III / *L'organisation générale de l'armée et les différents aspects de l'art militaire* 333

<i>A</i> / <i>Les effectifs</i>	333
1 / Le recrutement	333
2 / Troupes d'élite	339
3 / Réserves	340
4 / Démographie	341